
PRO
SAECULO
XVIII^o

SOCIETAS
HELVETICA

BULLETIN

Nr. 27 - Dezember 2005

Publication soutenue par
l'Académie suisse des sciences humaines
Mit der Unterstützung der Schweizerischen Akademie
der Geistes- und Sozialwissenschaften

Schweizerische Gesellschaft
für die Erforschung des 18. Jahrhunderts

Société suisse
pour l'étude du XVIII^e siècle

Società svizzera
per lo studio del XVIII secolo

Sekretariat / Secrétariat
Karin Althaus, Aktuarin
Markgräflerstr. 14
4057 Basel
karin_althaus@yahoo.com

<http://pages.unibas.ch/sgeaj>

Redaktion / Rédaction
Jean-Daniel Candaux
Alain Cernuschi
Monika Gisler
Anett Lütteken
gisler@sed.ethz.ch

Editorial.....	S. 3
Präsentation von Forschungsbereichen / Présentation de travaux et de projets de recherche.....	S. 7
Briefkasten / Courier.....	S. 15
Veranstaltungen / Manifestations.....	S. 21
Bücher / Livres.....	S. 24
Personelles / Vie de la société.....	S. 51
Vorstand / Comité.....	S. 52

Présence d'Isabelle de Charrière

Valérie Cossy (Lausanne)

Le 27 décembre 1805, une femme de soixante-cinq ans s'éteignait à Colombier, entourée de deux jeunes filles dont l'éducation avait été une de ses préoccupations et une de ses joies et qui, à leur tour, lui prodiguaient leurs soins au moment où elle quittait la vie. "Nous venons de perdre notre amie", écrivit sobrement l'une d'elles au petit matin.¹ Ce tableau absolument laïc, égalitaire et féminin d'une mourante au chevet de laquelle veillent deux élèves et néanmoins 'amies' n'a certes pas laissé dans l'histoire une trace aussi profonde que le tremblement de terre de Lisbonne dont il était question dans le dernier éditorial de notre Bulletin. Il s'inscrit pourtant pleinement dans l'histoire des Lumières et projette jusqu'à nous son lot d'interrogations sur la place des femmes dans les bouleversements qui ont affecté le XVIIIe siècle et sur celle des rapports sociaux de sexe dans la lecture que nous en faisons aujourd'hui.

Isabelle de Charrière, qui était alors Isabella Agneta van Tuyll van Serooskerken, avait quinze ans lors du fameux tremblement de terre. Rarement tendre avec l'homme Voltaire dans ses lettres, elle fut néanmoins une lectrice attentive de son œuvre dont le style l'imprégna fortement. Incapable comme lui d'adhérer à une vision optimiste de la condition humaine, elle eut comme lui recours à l'ironie pour faire face à l'inexplicable ou à l'inacceptable, voire pour conjurer ses peurs et ses souffrances. Appliquant quasiment à la lettre la devise de Candide après son mariage avec Charles-Emmanuel de Charrière, elle quitta les Pays-Bas et les mondanités auxquelles la condamnait le rang qu'y tenait sa famille pour s'installer à Colombier. Non seulement elle y cultiva son jardin mais se vanta même d'y faire elle-même sa lessive à la fontaine. En cela, elle était peut-être plus rousseauiste que voltairienne. C'est qu'elle cherchait sa propre voie: pragmatique, sensible, sceptique, critique toujours. Incrédule, elle ne fut pas une athée militante. Simple et économe dans sa vie quotidienne, elle ne se fit pas pour autant pourfendeuse du luxe et du progrès. Cumulant les marginalités – femme néerlandaise francophone protestante vivant en Suisse – elle ne chercha pas à s'assimiler à tout prix à une norme ou à un centre. Familière de la littérature et des penseurs français, elle ne se laissa pas éblouir par Paris et ses salons. Esprit foncièrement libre, elle aborda l'universel en outsider et en rhétoricienne.

¹ Cité dans Philippe Godet: *Madame de Charrière et ses amis d'après de nombreux documents inédits*, 2 vol., Genève: Jullien, 1906, II, p. 374.

Et c'est en cela que son œuvre est capitale. Les dix volumes de ses *Œuvres complètes*² ne viennent pas simplement 's'ajouter' au canon existant des Lumières: ils l'éclairent, l'interrogent, en révèlent certaines limites et certains 'oublis'. Choisir entre la loi du père et la loi du cœur, est-ce bien la seule question qui puisse jamais compter pour une héroïne de roman? Ne pourrait-on pas plutôt former mon jugement pour élargir ma 'destinée', demande en sourdine la Julie du *Noble* (1763)?³ Au cas où vous auriez oublié que nous vivons dans un patriarcat, voici ce que donnerait un matriarcat, nous dit pour sa part la mère de Cécile dans les lettres 3 et 5 des *Lettres écrites de Lausanne* (1785).⁴ L'humanité des idéologues est-elle vraiment universelle? Ou s'arrête-t-elle aux frontières de l'Europe et de la chrétienté? Fait-elle une place au Turc? à l'Africain? à "l'habitant sauvage des forêts d'Amérique?", demande Isabelle de Charrière après avoir lu Godwin.⁵ Et que faire de l'auteur? Ne pourrait-on pas le faire mourir un peu plutôt que de le diviniser au Panthéon?⁶ Et la grande littérature française, un peu confite dans son classicisme, ne pourrait-elle pas recevoir une petite leçon du roman hollandais?⁷

Si la pensée d'Isabelle de Charrière peut nous apparaître aujourd'hui dans toute sa richesse, son originalité et sa modernité, c'est grâce à la publication, il y a plus de vingt ans, de ses œuvres: six volumes de correspondance, un de théâtre, deux de romans, contes et nouvelles, et un dixième volume réunissant ses pamphlets, sa musique et sa poésie. Il fallut pour cela la volonté et même la foi d'un éditeur, G. A. van Oorschot, et la ténacité de sept rédacteurs: Simone Dubois-De Bruyn, Pierre H. Dubois, Jean-Daniel Candaux, Cecil P. Courtney, Patrice Thompson, Jeroom Vercruyse et Dennis M. Wood. Sans eux Isabelle de Charrière ne serait qu'une note de bas de page dans les vies des écrivains qui ont croisé la sienne. Note amusante dans celle de Boswell, effarouché par une fiancée potentielle bien titrée et bien dotée mais qui pensait et, pire encore, publiait! – "She is much my superior. One does not like that!"⁸ Note sombre sous la plume de Gustave Rudler qui n'a vu en elle qu'une vieille femme désabusée, pour ne pas dire frustrée, ayant exercé une influence déplorable sur un jeune Benjamin Constant sans défense. Il est vrai qu'Isabelle de Charrière avait aussi le tort rédhibitoire d'avoir 26 ans de plus que Germaine de Staël!

En faisant entendre sa voix, les *Œuvres complètes* nous ont permis de la découvrir peu à peu pour ce qu'elle était, individuellement.⁹ Nous y avons trouvé une épistolière, une

² Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen): *Œuvres complètes*, 10 vols, édition critique publiée par Jean-Daniel Candaux, Cecil P. Courtney, Pierre H. Dubois, Simone Dubois-De Bruyn, Patrice Thompson, Jeroom Vercruyse et Dennis M. Wood, Amsterdam: G. A. van Oorschot, 1979–1984.

³ *Œuvres complètes* 8, p. 19–34.

⁴ *Œuvres complètes* 8, p. 142–43 et 146–47.

⁵ *Œuvres complètes* 5, p. 422.

⁶ Sur le sujet voir, par exemple, *Œuvres complètes* 9, p. 104–106 et, dans la correspondance, vol. 4, p. 634 et 684.

⁷ C'est le roman *Historie van Mejuffrouw Sara Burgerhart* (1782) de ses compatriotes Elisabeth Wolff et Agatha Deken qui l'incita à écrire son premier roman, *Lettres neuchâtelaises* (1784), cf. *Œuvres complètes* 6, p. 558–559.

⁸ Boswell in Holland, 1763–1764, including his correspondence with Belle de Zuylen, ed. by Frederick A. Pottle, London: Heinemann, 1952, p. 222.

⁹ Sur la réception d'Isabelle de Charrière, voir la synthèse de Cecil P. Courtney: "Discovering Belle de Zuylen/Isabelle de Charrière". In: Isabelle de Charrière, *Proceedings of the International Conference held at Yale University in April 2002*, ed. by Vincent Giroud and Janet Whatley, New Haven: The Beinecke Rare Book and Manuscript Library, 2004, p. 1–16.

romancière, un écrivain, une penseuse. S'il nous manque encore les termes qui nous permettraient de l'appréhender dans sa globalité, les études charriéristes s'enrichissent chaque année de nouvelles recherches. Avant même le bicentenaire, deux congrès importants lui ont été consacrés. Le premier, organisé par l'Université de Neuchâtel et par l'Association suisse Isabelle de Charrière eut lieu en 1993 et réunissait, autour de ceux qui avaient participé à l'aventure des *Œuvres complètes*, des chercheurs confirmés et débutants. Dans le sillage d'Henri Coulet et de Roland Mortier, ceux-ci étaient invités à inscrire l'œuvre d'Isabelle de Charrière dans l'héritage des Lumières françaises et européennes.¹⁰ Le second, organisé par l'Université de Yale et la Beinecke Library au printemps 2002, témoigne de l'intérêt suscité par l'œuvre d'Isabelle de Charrière en milieu anglo-saxon, intérêt renforcé par l'impact des women's studies et l'essor des études genre.¹¹

En cette année de bicentenaire, les Universités d'Utrecht et de Neuchâtel ainsi que les Associations suisse et néerlandaise Isabelle de Charrière se sont mobilisées pour offrir des événements susceptibles de maintenir et de renforcer l'élan des études charriéristes. En avril à Utrecht, une équipe emmenée par Suzan van Dijk – responsable du projet 'The International Reception of Women's Writing' et présidente du Genootschap Belle van Zuylen – a mis sur pied une conférence de trois jours sur le thème 'Education et création', qui réunissait des chercheurs néerlandais, suisses, français, belges, canadiens et américains. La rencontre se voulait interdisciplinaire et les termes retenus devaient permettre aux participants d'envisager la production d'Isabelle de Charrière dans sa globalité, en tant que contribution non seulement littéraire mais aussi intellectuelle et pratique au projet des Lumières. Les actes de cette conférence paraîtront avant la fin de l'année sous le titre *Belle de Zuylen/Isabelle de Charrière, Education, Creation, Reception*. L'Université d'Utrecht héberge également une chaire 'Belle de Zuylen' dont les récipiendaires, cette année, ont été Monique Moser-Verrey, spécialiste d'Isabelle de Charrière, et Nicole Pellegrin, historienne, spécialiste de la construction du genre et co-fondatrice de la siefar (Société Internationale d'Études des Femmes d'Ancien Régime, <http://www.siefar.org>). Chacune a consacré sa leçon inaugurale à Isabelle de Charrière et ces leçons ont fait l'objet de deux publications de l'Université d'Utrecht.¹²

A Neuchâtel, Isabelle de Charrière a bénéficié du soutien de Claire Jaquier, professeur de littérature française, et de l'Ecole doctorale 'Archives des Lumières' qui lui a consacré une de ses journées d'études, le 3 juin. Le parti a été de se concentrer, dans une perspective également interdisciplinaire, sur une partie de la vie et de la production d'Isabelle de Charrière. Sous le titre 'Isabelle de Charrière, Idées politiques et roman à l'épreuve de

¹⁰ Une Européenne: Isabelle de Charrière en son siècle, Actes du Colloque de Neuchâtel, 11–13 novembre 1993, sous la dir. de Jean-Daniel Candaux et Doris Jakubec, Neuchâtel: Attinger, 1994.

¹¹ Isabelle de Charrière, Proceedings of the International Conference held at Yale University, op. cit; une partie de la correspondance a été traduite en anglais: *There Are No Letters Like Yours. The Correspondence of Isabelle de Charrière and Constant d'Hermenches*, tr. by Janet Whatley, Lincoln: University of Nebraska Press, 2000, ainsi qu'un roman: *Letters of Mistress Henley* Published by Her Friend, tr. by Philip Stewart and Jean Vaché, New York: The Modern Language Association of America, 1993.

¹² Monique Moser-Verrey: *Isabelle de Charrière and the 18th Century Novel*, Utrecht: Faculteit der Letteren, 2005, 32 p.; Nicole Pellegrin: *Entre inutilité et agrément, Remarques sur les femmes et l'écriture de l'Histoire à l'époque d'Isabelle de Charrière*, Utrecht: Faculteit der Letteren, 2005, 32 p.

l'émigration, 1789–1815', les conférenciers étaient invités à réfléchir à l'impact des événements révolutionnaires sur l'œuvre et sur l'évolution de sa pensée politique. Les contributions à la journée d'étude de Neuchâtel seront aussi publiées sous peu. Celles ayant trait à l'histoire et à la réflexion politique d'Isabelle de Charrière trouveront leur place dans les *Annales Benjamin Constant* 2006, alors que celles consacrées à la littérature seront réunies dans un volume dirigé par Claire Jaquier, Catriona Seth et Florence Lotterie qui portera sur le roman de l'émigration.¹³

La journée de Neuchâtel s'est terminée par une magnifique lecture-spectacle d'un texte politique d'Isabelle de Charrière, les *Lettres trouvées dans la neige* (1793), adapté par Matteo Caponi et mis en espace par Robert Sandoz. Superbement servie par l'interprétation de Virginie Pasche, Bernt Frenkel et Robert Sandoz, la prose politique d'Isabelle de Charrière a captivé l'audience et démontré, si besoin en était, son efficacité et son originalité en tant que pamphlétaire. Même en plein affrontement idéologique, Isabelle de Charrière a tenu à demeurer une femme des Lumières: sa plume doit servir à amener le spectateur-lecteur à utiliser et à développer sa propre raison et sa propre sensibilité pour forger son opinion, non à les lui faire abdiquer en le 'séduisant'. Sans doute avons-nous besoin, aujourd'hui encore, d'une femme de sa trempe.

¹³ Ce volume est attendu chez Desjonquères à Paris.

Les manufactures de faïence de Fribourg (1752–1844)¹

Gaëtan Cassina (Lausanne)

Histoire de l'art – Etat des connaissances: L'existence de faïenceries dans le canton de Fribourg a été brièvement évoquée par quelques auteurs, mais n'a jamais donné lieu à une étude approfondie. L'état de la recherche est donc fort lacunaire. Il faut toutefois mentionner une conférence prononcée en 1945 par Karl Frei et publiée avec d'importants compléments par Rudolf Schnyder (*Keramik-Freunde der Schweiz*, Mitteilungsblatt Nr. 57, septembre 1962). Malgré cette publication, une tradition erronée attribua à tort à la manufacture de Vuadens la quasi-totalité de la production de faïence de la ville de Fribourg.

Recherches d'archives: Les Archives de l'Etat de Fribourg, très riches en documents sur les faïenceries du XVIII^e s., et les Archives de la Ville de Fribourg, également importantes pour le XIX^e s., ont permis de décrire avec précision la fondation et l'histoire des diverses manufactures qui se sont succédé à Vuadens (Gruyère), puis en ville de Fribourg de 1752 à 1844.

Catalogue raisonné: Effectué dans de nombreux musées suisses et étrangers et dans des collections privées, l'inventaire de la faïence attribuée à Vuadens et à Fribourg, mais aussi à diverses manufactures françaises, a mis en évidence une production abondante, dont l'excellente qualité était méconnue jusqu'à ce jour. Ces recherches prouvent que l'attribution faite à la manufacture de Vuadens était fautive et que toutes les pièces recensées, à l'exception d'un objet, provenaient de la ville de Fribourg. L'inventaire sera complété au cours des derniers mois de l'année 2005.

Histoire des faïenceries fribourgeoises: Une première manufacture de faïence fut ouverte dans le canton de Fribourg en 1752 à Vuadens. Le Gouvernement fribourgeois accorda à Protais Pidoux et ses frères les matériaux nécessaires à la construction des bâtiments et au fonctionnement des fours ainsi que le privilège exclusif de fabrication de faïence pendant quinze ans, leur production devant porter la marque CF. Mais l'entreprise connut de nombreuses difficultés et les trois frères s'enfuirent à l'étranger en 1756. Par la suite, Protais Pidoux fit carrière en France où il fut notamment directeur des manufactures de Meillonas (Ain), de 1763 à 1766, puis de Mâcon (Saône-et-Loire), de 1766 à 1768. On ignore tout à ce jour de la production de la manufacture de Vuadens, à l'exception d'une bouquetière con-

¹ Projets de recherche N° 101583 et 109256 du Fonds National Suisse, sur les manufactures de faïence de Fribourg, sous la direction du Prof. Marino Maggetti, Département des Géosciences, Minéralogie-Pétrographie de l'Université de Fribourg. Corequérants: Prof. Gaëtan Cassina, UNIL, Dr Marie-Thérèse Torche, Fribourg, Dr. Claus Wolf, chef du Service archéologique de l'Etat de Fribourg. Projet exécuté par les soussignés et Mme Claire Blanc, doctorante auprès du Prof. Maggetti.

servée au Musée national suisse de Zurich, portant la marque CF, qui pourrait être l'œuvre des Pidoux.

En 1758, soit deux ans après la fermeture de la manufacture de Vuadens, une faïencerie fut fondée à l'abbaye du Sauvage de Fribourg par François Camélique, qui s'associa à Gabriel Barbier, originaire de Rambervillers (Vosges). En 1760, les associés résilièrent leur contrat et Camélique géra seul la faïencerie qui connaissait un succès intéressant puisqu'en 1762, une douzaine d'ouvriers y travaillaient. Le Gouvernement lui accorda le privilège exclusif de fabrication et de vente de faïence dans le canton. Un certain nombre de pièces portant la marque FC pourraient lui être attribuées. Mais il faut attendre les résultats des analyses archéométriques pour l'affirmer.

En 1768, Camélique loua sa manufacture à Jean Sellier qui la dirigea jusqu'en 1771. En raison de difficultés financières, une société par actions fut créée pour sauver la faïencerie, dès lors dirigée par François-Charles Gendre. Une boule à éponge portant la signature F.C.G. permet d'identifier sa production. A son décès, en 1798, la manufacture fut reprise par son fils Jean. Mais les temps étaient difficiles, car la Suisse subissait le contrecoup de la Révolution française et le gouvernement patricien fribourgeois fut renversé. A la mort de Jean Gendre, en 1810, sa veuve dirigea la manufacture jusqu'à son décès en 1844, qui marqua la fin de la fabrication de faïence à Fribourg. Il faut relever que la faïence fribourgeoise a pu être produite et atteindre une qualité remarquable grâce à la présence d'artisans étrangers très compétents, venus principalement d'Alsace, de Lorraine, mais aussi du sud-ouest de l'Allemagne.

Publication et expositions: Un ouvrage pluridisciplinaire (histoire de l'art, archéologie et archéométrie) sera publié en 2007. La même année, une exposition sur la faïence fribourgeoise aura lieu au Musée d'Art et d'Histoire de Fribourg, à l'occasion du 850^e anniversaire de la fondation de la Ville. Cette exposition sera ensuite présentée au Musée national suisse de Zurich et probablement dans un musée français.

Marie-Thérèse Torche

Les fouilles archéologiques du Passage de la Cour-Robert (1989–1990). La découverte fortuite d'un site artisanal: La construction d'un immeuble locatif à proximité de la place du Pertuis, dans le quartier de la Neuveville, a amené la découverte des vestiges de la manufacture de faïence créée à Fribourg en 1758 par François Camélique dans l'ancienne propriété de l'abbaye du Sauvage, soit la corporation des chamoiseurs. Les travaux ayant débuté sans surveillance archéologique, ne subsistait plus qu'un petit vingtième de la surface, soit cent mètres carrés, qui ont été explorés systématiquement en deux campagnes de trois semaines. Ces fouilles ont livré deux fours à faïence et leurs annexes, un four à calcine, les restes d'une tessonnrière et de l'enceinte médiévale, contre laquelle étaient adossés les fours et leurs annexes, l'ensemble à proximité du cours de la Sarine, par où pouvait être assuré l'approvisionnement en bois.

Vers la connaissance des méthodes et des conditions de production: La documentation et le matériel récoltés au Passage de la Cour-Robert sont actuellement en cours d'étude dans le cadre d'un projet financé par le Fonds National Suisse. La manufacture de Fribourg étant la première en Suisse à avoir fait l'objet de fouilles systématiques, elle offrait donc des condi-

tions privilégiées pour mener à bien des recherches pluridisciplinaires impliquant l'histoire de l'art, l'archéologie et l'archéométrie pour apporter un peu de lumière sur une production qui reste largement méconnue, mais dont la qualité ne fait aucun doute pour les spécialistes, au vu des quelques pièces conservées dans des collections publiques et privées.

Localisation d'une faïencerie: Outre l'apport du matériau de base indispensable aux études archéométriques, les données archéologiques ont permis de préciser l'emplacement et d'évaluer l'importance de la deuxième des trois manufactures fribourgeoises, la première ayant été implantée à Vuadens entre 1752 et 1756 et la troisième au Pertuis de 1810 à 1844, succédant en fait à celle du passage de la Cour-Robert, à une centaine de mètres de celle-ci. La faïencerie de Vuadens reste à découvrir, les sondages de 1968 à l'emplacement présumé de la première manufacture fribourgeoise n'ayant rien donné, et celle du Pertuis n'a encore fait l'objet d'aucune investigation, le terrain étant bâti et recouvert de jardins privés. Les infrastructures du Passage de la Cour-Robert sont donc celles qui sont restées le plus longtemps en activité et précisément durant la période la plus féconde de la production de faïence au nord des Alpes.

Un précieux matériel d'étude et de comparaison: Les ratés de cuisson, patiemment recollés, ont livré un catalogue de plus quatre-vingts formes, auxquelles s'ajoutent la céramique d'enfournement et quelques moutons. Ce répertoire de formes, dûment photographiées et surtout dessinées grandeur nature, n'est pas établi uniquement pour lui-même, mais aussi pour aider à identifier des pièces conservées dans les collections. Les vérifications se font au moyen de reproductions sur films transparents afin de dresser un tableau le plus complet possible de la production fribourgeoise. Au stade actuel de l'étude, on relève d'ores et déjà que certaines formes n'apparaissent pas dans les collections, mais que le contraire se vérifie également, pour des pièces dont la provenance fribourgeoise ne soulève aucun doute, par la marque FC, par l'héraldique et par leur décor. Ces formes constituent un catalogue qui pourra encore être complété par la faïence provenant d'autres fouilles dans le canton, mais surtout de maisons de la vieille ville de Fribourg. Enfin, les ratés de cuisson nous révèlent aussi la réalisation de catelles de fourneau et une petite production de terre à pipe. L'ensemble de ces résultats offrira aux spécialistes une image renouvelée de la production fribourgeoise qui pourra enfin être diffusée grâce à la publication prévue, et le grand public pourra découvrir un aspect méconnu de l'artisanat fribourgeois de l'époque moderne, loin de l'image d'Epinal qui le confinait aux canivets et aux tressages de paille.

Gilles Bourgarel

Archäometrie: Das archäologisch erfasste freiburgische Fayence-Atelier 'Passage de la Cour-Robert' ist ein absoluter Glücksfall, denn bisher wurden in Europa nur wenige derartige Ateliers ausgegraben und dokumentiert (z.B. Meillonas, Rosen 2000). Die bisherigen archäometrischen Untersuchungen, auch diejenigen von Matzdorf (SO) und Schooren (ZH) (Vogt et al. 2000), mussten sich nämlich auf Museumsstücke konzentrieren, da keine Ausschussware ergraben wurde. Es liegt hier nun die einmalige Chance vor, auf Grund der gefundenen Stücke (Ausschussware, Fertigware, Ofenmaterial usw.) die verwendete Technik zu eruieren, sie mit den von den zeitgenössischen Autoren gemachten Angaben zu ver-

gleichen und evtl. eine Änderung des keramischen Verfahrens im Laufe der Zeit festzustellen. Neben lokalem, freiburgischen Material sollen auch Museumsstücke analysiert werden. Die Ziele der naturwissenschaftlichen Untersuchung sind folgende:

Herstellungstechnik der Fayencen des Ateliers 'Passage de la Cour-Robert': Wie einheitlich sind die Produkte? Bilden die Fayencen eine oder mehrere chemisch und mineralogisch homogene Gruppen? Woher stammt der Rohton? Wurden zwei Tone gemischt? Wie gut war die Aufbereitung? Welche Pigmente kamen zum Einsatz? Wurden zwei oder nur ein Glasurtyp verwendet? Gab es neben dem 'grand feu' auch die Technik des 'petit feu'? Woher stammt das Blei der Glasuren? Wie hoch waren die Brenntemperaturen des Biscuit- und des Glattbrandes? Wie unterscheidet sich die technische Keramik mineralogisch-petrographisch-chemisch-technologisch von der Feinkeramik (Fayence)?

Definition der mineralogischen und chemischen Referenzgruppe Fayence des Ateliers 'Passage de la Cour-Robert': Gibt es mehrere Referenzgruppen? Können Stücke unbekannter bzw. unsicherer Provenienz auf Grund ihrer chemischen Zusammensetzung diesem Atelier zugewiesen werden? Wie unterscheidet(n) sich die neue Referenzgruppe(n) von den bisher bekannten schweizerischen (z.B. Matzendorf, Kilchberg-Schooren)?

Monographie über die Freiburger Fayence: Die im Rahmen der naturwissenschaftlichen Untersuchung erarbeiteten Resultate sollen abschliessend in einer interdisziplinären Monographie analog zu Vogt et al. (2000) vorgestellt werden. Zur Klärung der Herstellungstechnik und zur Definition der Referenzgruppe sind unterschiedliche Methoden einzusetzen. So werden die Glasuren und die Scherbenkörper u.a. auch der Mikroskopie, Röntgenfluoreszenz, Röntgendiffraktometrie, Rasterelektronenmikroskopie, Mikrosonde und der Raman-spektroskopie unterworfen, um die chemische Zusammensetzung und die Herstellungstechnik zu ermitteln.

Literatur: Jean ROSEN, *La manufacture de Meillonnas(Ain). Etude d'une fabrique de céramique régionale 1760–1870*, Montagnac 2000.

Albert VOGT, Marino MAGGETTI und Giulio GALETTI, *200 Jahre keramische Industrie in Matzendorf und Aedermannsdorf, 1798–1998*, Obergerlafingen 2000.

Marino Magetti

Les Œuvres complètes de Benjamin Constant

Paul Delbouille (Liège)

Cette année, l'entreprise d'édition des œuvres complètes de Benjamin Constant franchira le cap de ses vingt-cinq ans. Nous sommes quelques-uns à nous souvenir, en effet, que c'est à l'issue du congrès organisé à Coppet en 1980 par l'Association Benjamin Constant et par la Société des Études staëliennes qu'a été lancée, à l'initiative de Pierre Cordey, l'idée de mettre en chantier la publication de l'ensemble des écrits laissés par l'écrivain lausannois.

Avant que les premiers volumes voient le jour, il a fallu que diverses étapes préalables soient franchies: réunir l'équipe qui allait se mettre au travail, identifier les tâches à mener, concevoir l'architecture du projet, en estimer les proportions, définir les principes, réunir les moyens financiers de départ, trouver la maison d'édition avec laquelle nous pourrions passer un accord puis, enfin, entreprendre le véritable travail d'établissement des textes.

Parmi les décisions prises, nous n'en rappellerons ici que trois, qui ont déterminé fondamentalement la nature de l'édition.¹

D'abord, il a été décidé que cette édition, pour qu'elle ait un véritable statut scientifique, devait respecter au plus près la langue et les graphies de l'auteur. Les modalités de ce respect ont été définies le plus soigneusement possible, sans que nous ignorions qu'il s'agissait là de contraintes coûteuses, aussi bien en temps qu'en argent.

Le second souci que nous avons eu, en contrepartie en quelque sorte du choix que nous avons fait, a été de faciliter la tâche du lecteur en lui présentant, sur une même page, tout à la fois le texte de Constant, l'apparat critique que suppose toute édition critique et les notes que nous estimions nécessaires. Cela exigeait de recourir à un système de présentation, et dès lors de composition et de mise en page, qui autorise au moins trois niveaux d'annotation: celui des notes de Constant lui-même, celui des variantes et accidents textuels, celui des notes explicatives, avec bien entendu pour chacun de ces trois niveaux un système d'appels différents parfaitement lisibles.

Le troisième choix, moins matériellement contraignant mais non moins significatif quant à l'architecture d'ensemble de l'entreprise, a été de présenter les textes de Constant dans un ordre essentiellement chronologique. Pour corriger l'image qui attribuait à une sorte de versatilité intellectuelle de Constant le fait qu'il avait écrit dans des domaines n'ayant en apparence rien de commun, nous voulions montrer que, s'intéressant en même temps aux religions antiques, à la politique contemporaine ou à ses problèmes personnels, il jetait précisément des ponts entre ces préoccupations apparemment diverses, faisant apparaître qu'elles relèvent au contraire de mécanismes mentaux et de mécanismes sociaux étroitement appa-

¹ Au fil des années, j'ai été conduit à présenter à diverses reprises le projet de ce que nous appelons entre nous les *OCBC*: le lecteur qui souhaite en savoir davantage peut se reporter à trois présentations qui ont été rédigées en cours de route: "L'édition des *Œuvres complètes* de Benjamin Constant". Dans: *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1989, LXVII-3, 1989, p. 573-578; "Les Œuvres complètes de Benjamin Constant: du rêve à la réalité". Dans: *Annales Benjamin Constant*, 14, 1993, p. 127-139; "Les Œuvres complètes et les études constantiennes". Dans: *Annales Benjamin Constant*, 23-24, 2000, p. 13-24.

rentés. Cette belle unité de pensée avait évidemment une dynamique interne, tributaire de l'âge de l'homme qui la nourrissait et de ses expériences dans un monde lui-même en mouvement. Il importait dès lors de respecter l'enchaînement des écrits pour éclairer en même temps la maturation d'une intelligence du monde et de soi-même et la maîtrise d'une manière de s'exprimer. L'organisation chronologique que cela supposait ne pouvait néanmoins dépasser des limites évidentes: il ne s'agissait pas de traiter tout à la fois, en les faisant alterner, les lettres et les œuvres; il ne s'agissait pas non plus de choisir arbitrairement une date pour certaines œuvres dont l'écriture s'était prolongée. Dès lors, nous avons décidé que l'ensemble se répartirait en deux séries, celle de la correspondance générale, dont l'organisation serait strictement chronologique; celle des œuvres, dont l'organisation serait principalement chronologique, mais tempérée, là où la chose paraissait nécessaire, de thématique.

La prise de ces décisions, avec la réflexion qu'elle supposait et les travaux qu'elle induisait, a mobilisé les énergies pendant un certain nombre d'années. Cela fait, il nous a encore fallu, une fois le cahier des charges établi selon nos *desiderata*, nous mettre à la recherche d'un éditeur qui, sans nécessairement les accepter aveuglément, acceptât à tout le moins d'en discuter. Nos regards se sont portés vers la France, l'Angleterre, la Suisse, la Belgique et l'Allemagne, pour citer ces pays auxquels nous appartenions. C'est dans le dernier d'entre eux que nous avons finalement trouvé les conditions qui répondaient le mieux à nos souhaits, y compris celui d'élaborer, d'un écrivain francophone, une édition qui soit intégralement rédigée en français. C'est à l'enseigne de la prestigieuse maison d'édition Max Niemeyer Verlag, de Tübingen, qu'ont paru, en 1993, sous la jaquette bleue que nous avons choisie, les deux premiers volumes des deux séries constitutives de la collection des *Œuvres complètes de Benjamin Constant*, celle des *Œuvres* d'une part, celle de la *Correspondance générale* de l'autre.

Aujourd'hui, un quart de siècle après la naissance du projet, douze ans après la sortie du tome premier de la *Correspondance*, consacré, comme il se devait, aux premières lettres, écrites entre 1774 et 1792, et du tome quatorzième² des *Œuvres*, consacré aux *Mémoires sur les Cent-Jours*, les volumes qui s'alignent sur les rayons des bibliothèques témoignent de l'ardeur au travail des éditeurs tandis que les comptes rendus parus dans la presse comme dans les revues spécialisées rendent un assez bel hommage à leur savoir-faire.

La série des *Œuvres* est riche, en ce moment même, de 8 tomes répartis en 11 volumes — pour un total de quelque 7.000 pages — dont voici le détail: I, *Écrits de jeunesse (1774–1799)*, vol. dirigé par J.-D. Candaux et L. Omacini, IV–788 p., 1998; II, *De la justice politique (1798–1800)*, 2 vol. dirigés par L. Omacini et É. Hofmann, XXII–1453 p., 1998; III, *Écrits littéraires (1800–1813)*, 2 vol. dirigés par P. Delbouille et M. de Rougemont, XXII–1251 p., 1995; VI, *Journaux intimes (1804–1807)*, vol. dirigé par P. Delbouille et K. Kloocke, 851 p., 2002; VII, *Journal intime (1811–1816)*, *Carnet, Livres de dépenses*, vol. dirigé par P. Delbouille et K. Kloocke, 730 p., 2005; IX, *Principes de politique et autres*

² Alors que la série consacrée à la correspondance ne peut se développer que dans l'ordre strictement chronologique, les lettres étant numérotées en continu et leur commentaire devant constituer une véritable trame, la série des œuvres est composée de volumes plus autonomes, qui peuvent dès lors s'élaborer et paraître dans un ordre moins contraignant.

écrits (juin 1814 – juillet 1815), 2 vol. dirigés par O. Devaux et K. Kloocke, XXXVI–1052 p., 2001; XIV, *Mémoires sur les Cent-Jours*, vol. dirigé par K. Kloocke, IV–604 p., 1993; XVIII, *De la religion, considérée dans ses sources, ses formes et ses développements*, t. II., vol. dirigé par P. Deguise, IV–593 p., 1999.

La série de la *Correspondance* (dirigée par C.P. Courtney), est riche, elle, de 4 volumes contenant plus de 800 lettres: I, *Correspondance 1774–1792*, textes établis et annotés par C.P. Courtney et D. Wood, V–476 p., 1993; II, *Correspondance 1793–1794*, textes établis et annotés par C.P. Courtney et D. Wood, IV–577 p., 1998; III, *Correspondance 1795–1799*, textes établis et annotés par C.P. Courtney, B. Anelli et D. Wood, IV–533 p., 2003; IV, *Correspondance 1800–1802*, textes établis et annotés par D. Wood, 1800–1802 (à paraître en 2005).

Le chemin parcouru est déjà long, comme le montrent ces quelques chiffres. Celui qui reste à faire sera plus long encore, si l'on songe que le projet initial, qui n'a pas été revu à la baisse, prévoyait 36 tomes d'œuvres et 18 tomes de lettres.

Les volumes actuellement en préparation dans la série *Œuvres* sont les suivants: IV, *Fragments d'un ouvrage abandonné sur la possibilité d'une constitution républicaine dans un grand pays – Discours au Tribunal*; VIII, *Florestan – De l'esprit de conquête*; X, *Textes politiques de 1815 à 1817*. L'un de ces volumes au moins paraîtra en 2005.

La suite de la *Correspondance générale* n'est pas seulement programmée: elle est en train et bien avancée pour ce qui concerne les t. V, *Correspondance 1803–1804* (D. Wood, A. Tooke et P. Delbouille); VI, *Correspondance 1805–1807* (P. Delbouille); VII, *Correspondance 1808–1809* (P. Delbouille et R. Leroy).

Ce qui viendra alors demandera sans doute pas mal de temps: encore faut-il bien voir que l'expérience acquise permet de mieux estimer les difficultés et, dès lors, de les surmonter plus rapidement; qu'elle permet aussi d'anticiper certains aléas de ce qui est et restera sans doute une belle aventure scientifique et humaine.

Comme toutes les entreprises d'ici-bas, l'édition des OCBC est tributaire de facteurs que nous ne maîtrisons pas. Quelle que soit la volonté qu'on peut avoir de présenter une équipe comme un tout dans lequel se fondent, plus ou moins harmonieusement, les individualités qui la composent, on ne peut s'empêcher, en certaines circonstances, de céder à la nécessité intérieure sinon à l'obligation de faire une place aux *personalia*. Comment ne pas dire qu'au fil des années, l'équipe de direction et celle, beaucoup plus large, des collaborateurs, si elles se sont par ailleurs renouvelées, ont vu s'en aller un certain nombre de leurs membres. Aujourd'hui, nous sommes sous le choc de deux disparitions: Pierre Deguise, qui était resté très près de nous après avoir apporté à l'œuvre commune l'aide de sa grande compétence constantienne, en ce qui touche, notamment, aux travaux sur la religion; Norman King, qui était encore il y a très peu de temps membre de notre comité après avoir été depuis les origines l'un des moteurs de l'entreprise, au service de laquelle il avait mis son immense savoir et son insatiable curiosité intellectuelle.

Conclure ne s'impose pas. Je m'en voudrais pourtant de ne pas souligner avec quel intérêt et aussi souvent, avec quelle générosité, les institutions suisses, publiques et privées, suivent

et soutiennent, au fil des années, les efforts du comité international³ qui a pris en charge l'élaboration de cette édition. Elles ont compris qu'elle est un hommage mérité par un écrivain suisse de langue française qui avait su se donner une carrure réellement européenne en mettant son savoir et son intelligence au service du libéralisme politique et de ce qu'on appelle aujourd'hui les droits de l'homme. L'invitation qui m'a été adressée de présenter l'entreprise dans les colonnes du *Bulletin de la Société suisse pour l'étude du dix-huitième siècle* n'est pas à mes yeux le moindre témoignage de cet intérêt.

³ Le Comité directeur des *OCBC* est actuellement composé de J.-D. Candaux (Genève), C.P. Courtney (Cambridge), P. Delbouille (Liège; Président), A. Dubois (Lausanne), É. Hofmann (Lausanne), L. Jaume (Paris) K. Kloocke (Tübingen), Cl. Reymond (Lausanne), Fr. Rosset (Lausanne), Markus Winkler (Genève) et D. Wood (Birmingham).

Théophile Rémy Frêne, deux siècles après

André Bandelier (*Peseux*)

Né le 17 juin 1727, mort le 15 juin 1804 dans les bailliages protestants de l'ancien Evêché de Bâle, le pasteur Théophile Rémy Frêne a laissé un journal personnel de 3114 pages manuscrites, à la disposition des curieux depuis une dizaine d'années (voir *Pro saeculo XVIII^e*, no 2, février 1993, p. 21–23; no 5, novembre 1994, p. 28). Depuis lors, le *Journal de ma vie* a trouvé une modeste place dans l'*Histoire de la littérature en Suisse romande* (Payot, Lausanne, 1996, I, p. 345–346). En revanche, on n'a encore guère tiré profit de cette édition critique jusqu'ici (utilisation chez les généalogistes locaux et emplois très ponctuels dans les travaux spécialisés). Certes, il faut du temps pour qu'une pareille somme soit exploitée et sans aucun doute une impulsion des milieux académiques. C'est ce que le professeur Jean-Daniel Morerod, de l'Institut d'histoire de l'Université de Neuchâtel, a compris en organisant une journée d'étude le 4 juin 2005 à Tavannes, où Frêne a exercé le ministère 41 ans durant. Directement impliqué, nous hésitons à reprendre son appréciation trop louangeuse de la publication en cinq volumes: "Aucune autre entreprise de cette sorte n'a atteint cette ampleur et cette qualité en Suisse romande, je crois, mis à part l'édition du bien plus célèbre *Journal d'Amiel*" (dans *Lettre d'information du Cercle d'études historiques de la Société jurassienne d'Emulation*, no 35, mai 2005, éditorial). Au moment où l'intérêt refléurit pour les écrits du for privé en Suisse romande (fondation à Carouge des Archives de la vie privée, d'inspiration féministe, et à Neuchâtel, des Archives de la vie ordinaire, au caractère plus généraliste), on peut croire que l'initiative sera suivie de fruits. Dans tous les cas, cette 'table ronde' débouchera déjà sur la publication de sept communications empruntées à diverses disciplines dans les *Actes de la Société jurassienne d'Emulation* de 2005.

Avec la maîtrise du médiéviste 'codicologue', Jean-Daniel Morerod examine l'état matériel originel de cet écrit. Surtout, il tire de la description de l'objet des informations nouvelles sur la genèse de l'oeuvre (voir aussi Pierre-Olivier Léchet et Jean-Daniel Morerod, '*Le fameux Rengger... traître à son prince et à sa patrie. Une page retrouvée du Journal de Théophile Rémy Frêne*', dans *Actes de la Société jurassienne d'Emulation*, 2002, p. 205–212). La linguiste Violaine Spichiger reprend quelques usages savoureux dans la langue du vénérable ministre. Elle dégage par là le voisinage naturel, non exclusif, de la norme française, d'archaïsmes, de régionalismes et même de quelques anglicismes. Jean-Daniel Candaux analyse les connexions genevoises de Frêne, en s'appuyant sur un exceptionnel séjour en région lémanique de la fin mai au début août 1747, à Lausanne principalement. C'est l'occasion de rappeler l'intérêt pour les chercheurs de Suisse allemande de trois excursions tardives à Zurich (juin et novembre 1778, août 1780), mais avant tout de la circulation intense dans un rayon circonscrit entre Bâle, Neuchâtel et Berne. L'anthropologue Roland

Kaehr, lui, aborde Frêne, visiteur de bibliothèques et cabinets. Spécialiste du cabinet de Meuron à l'origine du Musée d'ethnographie de Neuchâtel (*Le mûrier et l'épée*, Neuchâtel, 2000, 433 p.), il approfondit le foisonnement qui caractérise en ce domaine la seconde moitié du XVIII^e siècle. Les curiosités, les collections à l'ancienne, ont fait place à la curiosité scientifique et aux préoccupations didactiques. Même les guides touristiques tiennent compte de cette tendance. L'archiviste Damien Bregnard traite de l'émigration de passage consécutive à la Révolution française. Relais de l'abbaye prémontrée de Bellelay, Frêne traduit ses préférences idéologiques par ses activités de soutien aux migrants vers la Suisse: curés réfractaires au serment civique, émigrés de haut vol. Frappé par le fait que notre diaire fourmille de précisions sur les déplacements du pasteur, l'historien Antoine Glaenzer recadre cette documentation éparse, qui renseigne sur les moyens de transport utilisables et le temps nécessaire à parcourir certaines distances. Il établit la hiérarchie des voies de communication dans l'Evêché de Bâle et le système administratif qui a permis d'entretenir ce réseau de 'grands chemins'. Son collègue Philippe Hebeisen confronte le récit de Frêne à la réalité décrite par les historiens de l'économie. Il s'appuie sur la sidérurgie, le poids de ses revenus dans l'Evêché, la surexploitation chronique des forêts et un essai d'exploitation de la tourbe. Il revenait aux premiers initiateurs de la commémoration, Nicolas Barré et Pierre-Olivier Léchet, respectivement d'introduire les débats et de dresser le bilan des travaux. Au-delà du témoignage fondamental sur les localités d'un intérêt actuel particulier quand il s'agit d'une région, le Jura bernois, encore à la recherche de son identité, ils ont tracé quelques pistes de recherche. Pris en lui-même, Frêne, ce parangon de l'érudit campagnard, (critique maladroit de Rousseau, physiocrate, traducteur de l'allemand, curieux de tout et particulièrement d'histoire), et sa compréhension bénéficieraient grandement d'une approche des réseaux multiples qui se croisent à la cure de Tavannes et des spéculations qu'on peut induire des absences dans ce journal au quotidien. Enfin, Frêne en son temps apparaîtrait comme une source nouvelle presque inépuisable pour l'histoire des mentalités: rapport au corps, les peurs, les thèmes de la mort et de l'au-delà par exemple.

L'Association pour la conservation des Archives de la Vie Ordinaire (AVO), Neuchâtel

Frédéric Inderwildi (Neuchâtel)

L'association pour la conservation des Archives de la Vie Ordinaire se propose de donner la parole aux hommes et aux femmes qui ont été et qui sont encore les artisans obscurs de l'histoire. Créées à l'initiative de Jacqueline Rossier en février 2003 et initialement sous la présidence de l'historien Jean-Pierre Jelmini, les AVO se sont donné pour but de promouvoir la récolte, la conservation et la mise en valeur de documents privés reflétant soit la vie quotidienne, matérielle ou morale, soit l'environnement local de personnes ou de familles

que l'origine ou l'existence rattachent au Pays de Neuchâtel. Depuis le printemps 2005, c'est l'historien Frédéric Inderwildi qui en assume la présidence.

On sait qu'au XX^e siècle, sous l'impulsion d'historiens français tels que Marc Bloch ou Lucien Febvre, l'histoire a progressivement renoncé à observer le passé en privilégiant exagérément le point de vue politique, diplomatique ou militaire, en focalisant presque uniquement l'attention sur les 'grands hommes'. Dès lors on s'est intéressé à tous les hommes. Mais sous l'influence d'une histoire se voulant de plus en plus 'scientifique', s'appuyant notamment sur la quantification de séries de données, on en est venu à élaborer des modèles de structures ou d'évolutions dans lesquels l'individu disparaissait derrière les phénomènes collectifs. Depuis quelques décennies, une réaction contre cette tendance est perceptible. Des historien/ne/s ont réhabilité l'individu, non seulement les notables ou les grands acteurs, mais également les 'petites gens'. Ces artisans oubliés de l'histoire, ces existences 'ordinaires' ont laissé des témoignages rares qui permettent de mieux saisir leur quotidien. Une 'micro-histoire' s'est développée, cherchant à mieux saisir 'l'unité par le singulier'.

Pour valoriser ces témoignages, bien souvent écrits au quotidien, les AVO ont entrepris de les réunir, conserver, classer et étudier ou faire étudier. La sauvegarde de ce patrimoine n'a dû son salut qu'à l'attention familiale ou aux intérêts personnels de certains archivistes. L'objectif des AVO est donc non seulement de découvrir et d'identifier les documents personnels qui existent encore, mais aussi d'en assurer la mise en valeur par une conservation adéquate et d'offrir ainsi à terme un lieu de consultation et d'étude.

Conservés et classés dans des locaux idoines, par Jacqueline Rossier, ces documents – correspondances privées, lettres, livres de raison, journaux personnels ou intimes, notes sur le temps et les saisons, agendas annotés, récits de voyages, etc. – constituent progressivement un fonds remarquable, qui s'accroît déjà de manière réjouissante grâce à une politique active d'information et de collecte.

Comité (septembre 2005)

- Frédéric Inderwildi, historien, assistant à l'Université de Neuchâtel – président
- Marie-Aldine Béguin, secrétaire de direction – trésorière
- Myriam Perriard-Volorio, historienne
- Jacqueline Rossier, enseignante – conservatrice
- Maryse Schmidt-Surdez, conservatrice des manuscrits à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel
- Philippe Henry, historien, professeur à l'Université de Neuchâtel
- Jean-Pierre Jelmini, historien
- Alain Cortat, historien, éditeur

Zwischen Zahlengraberei und Einzelfallstudien

Tagungsbericht: 1 Trogener Bibliotheksgespräch 'Der Kanon im Zeitalter der Aufklärung',
1.–3. Juni 2005 in Trogen

Jesko Reiling (Bern)

Am Ende der Tagung waren sich die Teilnehmer kanonisch einig: die Trogener Bibliotheksgespräche, die anfangs Juni das erste Mal stattfanden, sollten auch in Zukunft fortgesetzt werden. Diese Einstimmigkeit war zum einen den fachlichen Referaten und Diskussionen geschuldet, zum anderen auch der die Seele angenehm einnehmenden Dorf-Idylle Trogen mit einem aus dem 18. Jahrhundert stammenden Dorfkern, in dem sich auch die Appenzellische Kantonsbibliothek befindet, die über einen grossen historischen Buchbestand verfügt. Obwohl aus verschiedenen Wissenschaftsdisziplinen und mit unterschiedlichen Perspektiven das Thema 'Der Kanon im Zeitalter der Aufklärung' angegangen wurde, bemühten sich alle Beteiligten sowohl im Besonderen als auch im Allgemeinen dem Tagungsthema nachzugehen und nicht nur in spezifischen Erörterungen *einen* Aspekt der Kanonproblematik im 18. Jahrhundert detailliert auszuleuchten, sondern auch die Ausführungen stets in den grösseren (Tagungs-)Kontext einzubetten.

Klaus Manger (Jena) verwies in seinem Eröffnungsreferat auf die grundsätzliche Differenz, die man bei der Erforschung des historischen Kanons berücksichtigen müsse: Es gelte, so Manger, zwischen einem Kanon bzw. den Bestsellern *des* 18. Jahrhunderts und einem Kanon *im* 18. Jahrhundert zu unterscheiden. Während ersterer *aus heutiger Sicht* – und damit auch mit heutigen Kategorien und Massstäben – die Literatur des 18. Jahrhunderts beschreibt und die ‚wichtigsten‘ Werke dieser Epoche umfasst, steht der ‚Kanon im 18. Jahrhundert‘ für die damals tatsächlich kanonisierten Texte. Allerdings frage es sich dann sogleich, in welcher Art und Weise man diesen Kanon verstehe: ob (wie heute vorherrschend) damit quantitative Aspekte (wie Auflagenhöhe etc.) gemeint seien oder eher qualitative Fragen (‘hohe’ vs. ‘niedere’ (populäre) Literatur, Mustergültigkeit eines bestimmten Textes oder einer Textgruppe, Kanon innerhalb einer spezifischen literarischen Gattung, etc.) im Vordergrund stünden.

Mangers methodologische Überlegungen zur Kanonbildung im 18. Jahrhundert wurden in den verschiedenen folgenden Referaten im- und explizit verdeutlicht. Es zeigte sich, dass den Schwierigkeiten bei der Erforschung der historischen Gegebenheiten, also des historischen Kanons im 18. Jahrhundert, grundsätzlich auf zweifache Weise begegnet werden kann: Einerseits kann man sich empirisch-quantitativ der Lektüre des 18. Jahrhunderts nähern und versuchen, über Auflagenhöhen, Bibliothekskataloge und -ausleihlisten den (materialen) aufklärerischen Kanon zu bestimmen, was in den Diskussionen mehrfach als ‚Zahlengraberei-Methode‘ bezeichnet wurde. Die Erhebung dieser ‚harten‘ Fakten – falls sie sich überhaupt noch eruieren lassen – müsste dann mit kulturell-soziologischen Fragestellungen kombiniert werden, um den Geltungsbereich und die ‚lebensweltlich-pragmatische‘ Funktion des Kanons beschreiben zu können. So betonte *Gernot Gruber* (Wien) in seinen Ausführungen zum ‚Kanon der Musik im Zeitalter der Aufklärung‘ den engen Zu-

sammenhang zwischen gesellschaftlichen Veränderungen und der musikalischen Kanonbildung: Die Einschränkungen der kirchlichen und höfischen Repräsentationsaufgaben gingen einher mit der Entstehung eines öffentlichen Musikmarktes, der nicht nur die Konzerte aus dem herkömmlichen, institutionellen Rahmen löste, sondern auch den Handel mit Notendruckern beförderte; zudem begann gegen Ende des 18. Jahrhunderts die Musikgeschichtsschreibung und setzte der Musikjournalismus ein, was beides als ausgesprochen wichtig für die bürgerliche (Musik-)Kanonbildung aufzufassen sei. Auch *Anett Lütteken* (Bern) zeigte, dass der ‘Kanon der Blumenlesen’ im 18. Jahrhundert nicht mehr nur nach ästhetischen Kriterien gebildet, sondern in Bezug auf die Gesellschaft geprägt wurde: die verschiedenen Herausgeber der Blumenlesen machten sich insbesondere über die Marktgängigkeit ihrer Sammlungen Gedanken und nahmen so vermehrt Werke lokaler Dichter mit in ihre Blumenlesen auf. Gesamthaft besehen liesse sich das als Tendenz einer Dekanonisierung antiker Autoren und gleichzeitiger Kanonisierung deutscher (und aktueller) Autoren verstehen.

Matthias Weishaupt (Trogen) ging dem ‘Kanon historischer Werke im 18. Jahrhundert’ nach und analysierte einerseits den europäischen, fachwissenschaftlichen Geschichtsdiskurs und andererseits die aus dem 18. Jahrhundert stammenden Bestands- und Leihkataloge der Regionalbibliotheken in Herisau und Trogen. Er entdeckte, dass – anders als im wissenschaftlichen Kanon – in den öffentlichen Bibliotheken die antike Geschichtsschreibung nicht (mehr) vertreten gewesen sei, sondern nur noch neuere Werke aus dem 18. Jahrhundert, was (erneut) auf die Korrelation von Kanon(es) und Leserschaft hinweist. Auch *Fritz Nagel* (Basel) beschäftigte sich mit einem wissenschaftlichen Kanon und stellte den ‘Kanon naturwissenschaftlicher Werke im Spiegel der Privatbibliothek Jacob Hermanns’ vor. Mit Auszügen aus Hermanns Briefwechsel verdeutlichte Nagel, dass und wie sich Hermann bewusst (und letztlich erfolgreich) im Anschluss an Newton um einen neuen wissenschaftlichen Kanon bemühte, indem er nach den neuesten Werken vor allem italienischer Gelehrter fragte. Die Kanonforschung als Wissenschaftsgeschichte(n), wie sie Nagel und Weishaupt verfolgten, zeigte auch auf, dass für die Analyse und Beschreibung eines wissenschaftlichen Kanons wissenschaftstheoretische Modelle (hier etwa Ludwig Flecks Denkstil-Modell) fruchtbar gemacht werden könn(t)en.

Neben Nagel fokussierten auch andere Referenten auf einen einzelnen Autor und stellten anhand einer Fallanalyse den Kanon *eines* Autors vor, wodurch sie nicht in demselben Ausmass von methodischen Schwierigkeiten betroffen waren, wie es die Erforschung eines allgemeinen Kanons mit sich bringt (siehe oben). Diese verschiedenen Einzelfallstudien verdeutlichten, dass in den Individualkanones je unterschiedliche Massstäbe und Kriterien zum Tragen kommen.

Benedikt Jeßing (Bochum) demonstrierte in seinen Ausführungen zum ‘Kanon des späten Goethe’, dass sich Goethe selbst auch zu dem von ihm propagierten Weltliteratur-Kanon zähle, mit dem er den Lesern eine lebensweltliche Orientierung zu geben beabsichtigte. *Urs Meyer* (Fribourg) betonte anhand des ‘Kanons des Spätaufklärers Johann Gottfried Seume’, wie sehr Seume nicht nur (wie Goethe) darum bemüht war, einen positiven Kanon zu entwickeln, sondern auch (anders als Goethe) vehement und z.T. sehr polemisch einen Negativkanon zu skizzieren; Seumes Plädoyer für die rhetorisch-historische Schreibart sei dabei

verknüpft mit einer Wertschätzung der Vertreter des (frühaufklärerischen) naturrechtlichen Gedankenguts. Während Goethe und Seume einen Deutungskanon etablieren wollten – wenn auch nach unterschiedlichen Massstäben –, war Johann Joachim Eschenburg in seiner achtbändigen Beispielsammlung von 1788f., wie *Carsten Zelle* (Bochum) darlegte, ‘lediglich’ um einen allgemeinen materialen Kanon bemüht, dessen Deutung er – zumindest in den ersten Bänden – bewusst den Lesern überliess. In den späteren Bänden deutete sich in Eschenburgs rhetorisch-ästhetischen Kriterien verpflichteter und mit der Antike beginnender Sammlung der europäischen und deutschen Literatur eine Tendenz zur Literaturgeschichtsschreibung an, die für die deutsche Literatur den zeitgenössischen Autor Wieland als Höhepunkt festsetzt. Eine ausdrücklich nationale Schau verfolgte hingegen Johannes Müller mit seiner zwölfbändigen Sammlung schweizerischer Artefakte (1773f.), wie *Edgar Bierende* (Bern) in seinem Vortrag zum ‘Kanon Nationalkultur: J. Müller und die Rekonstruktion einer historischen Identität der Schweiz’ ausführte. In der historischen Darstellung der (vor allem zürcherischen) bürgerlichen Kultur gehe es Müller um die Aktualisierung von Geschichte, aus der heraus das Bürgertum seine Legitimierung und gleichzeitig auch Beförderung nehmen könne.

Der Tagungsband erscheint voraussichtlich 2006 bei Wallstein. Die Veranstalterin *Dr. Anett Lütteken*, Universität Bern, und die Veranstalter *Prof. Dr. Carsten Zelle*, Universität Bochum, und *Dr. Matthias Weishaupt*, Leiter der Appenzellischen Kantonsbibliothek in Trogen, beabsichtigen, die ‘Trogener Bibliotheksgespräche’ im Juni 2007 mit dem Thema ‘Ärzte, Gelehrsamkeit und Literatur’ fortzuführen.

Maria Antonietta Terzoli erhält den Marino Moretti-Preis

Maria Antonietta Terzoli erhielt für ihr Buch *Le prime lettere die Jacopo Ortis – Un giallo editoriale tra politica e censura* (Roma, Salerno Editrice, 2004) am 29. Oktober dieses Jahres den angesehenen Marino Moretti-Preis. Wir gratulieren herzlich!

“Hier ist mir gar wohl” – Der Komponist und Goethe-Freund Philipp Christoph Kayser im Zürich des späten 18. Jahrhunderts

Ausstellung in der Zentralbibliothek Zürich (11. November 2005 bis 7. Januar 2006)

Als der gebürtige Frankfurter Philipp Christoph Kayser (1755–1823) im Mai 1775 nach Zürich kam, um Johann Caspar Lavater und dessen Familie einen Besuch abzustatten, galt er als grosse Hoffnung, als ein junges musikalisches Genie, das aus diesem Grund auch in den berühmten *Physiognomischen Fragmenten* eingehend gewürdigt worden ist. Er kam, um zu bleiben: die Limmatstadt wurde – von einigen Reisen abgesehen – zu seinem Lebenszentrum, in deren bürgerlichen Kreisen er sich vor allem als Musiklehrer einen guten Namen machte.

Nach einer ersten Phase grosser Produktivität jedoch – als Lyriker und vor allem als Komponist der Gedichte seiner dem ‚Sturm und Drang‘ verpflichteten Freunde –, wurde Kaysers Schaffenskraft offenbar schon früh durch anhaltende melancholische Verstimmungen stark beeinträchtigt. Deutlich wird dies nicht zuletzt an den Problemen, die sich bei der gemeinsamen Arbeit an verschiedenen, von Goethe ausgehenden Singspielprojekten (wie z.B. *Jery und Bäteli*) ergaben und die so gravierend waren, dass beider Freundschaft zeitweilig grösseren Belastungsproben ausgesetzt war. Als ein bedeutendes Zeugnis dieser Kooperation und zugleich als besondere Kostbarkeit muss daher das im Bestand der Musikabteilung der ZB befindliche Autograph der Partitur des Singspiels *Scherz, List und Rache* gelten. Goethe und Kayser arbeiteten lange Zeit gemeinsam und nicht immer konfliktfrei daran.

In der Ausstellung wird Kayser als der Weggefährte bedeutender Dichter gezeigt, als ein stiller und zugleich öffentlichkeitsscheuer, gleichwohl aber wichtiger Repräsentant der bürgerlichen Musikkultur und insbesondere auch der Freimaurerei in Zürich, an deren Wiedererstarken er grossen Anteil hatte.

Die Ausstellung wurde von Dr. Urs Fischer und Dr. Anett Lütteken erarbeitet und ist im Katalogsaal der Zentralbibliothek Zürich, Zähringerplatz 6, Montag bis Freitag 8–20 Uhr, Samstag 8–16 Uhr, bei freiem Eintritt zu sehen. Eine CD mit Werken Philipp Christoph Kaysers ist zum Preis von Fr. 25.– am Informationsstand zu kaufen. Das Begleitprogramm zur Ausstellung umfasst eine Lesung von Prof. Dr. Jürgen Stenzel (Hamburg), musikalisch umrahmt von Michael Biehl (Basel) am 23. November, 18.30 Uhr, sowie am 14. Dezember ein Philipp Christoph Kayser gewidmetes Mittagskonzert. Beide Anlässe finden im Predigerchor statt.

1766... En passant par Lausanne

Exposition de l'Opéra de Lausanne, en collaboration avec l'Université de Lausanne et l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne, dans le cadre de la Commémoration Mozart; 15 janvier – 5 février 2006.

On ne le sait pas assez: en 1766, Wolfgang Amadeus Mozart a passé quatre jours à Lausanne où il a donné deux concerts. Il était alors âgé de dix ans.

L'an prochain, à l'heure où sera commémoré partout le 250^{naire} de sa naissance, l'Opéra de Lausanne consacrera les mois de janvier à mars 2006 au compositeur. Un des événements importants sera une exposition organisée en collaboration avec l'Université de Lausanne et l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne. Elle évoquera d'une part le voyage européen des Mozart entre 1763 et 1766 et leur passage sur les bords du Léman, et d'autre part la vie musicale et théâtrale dans le Pays de Vaud avant la Révolution.

Sur le chemin du retour de leur grand voyage européen, les Mozart ne comptaient faire à Lausanne qu'une courte halte, 'pour midi', selon les termes de Léopold. Mais la renommée du jeune Wolfgang l'avait devancé et l'aristocratie lausannoise persuade la famille de prolonger son séjour. Ces invités de marque sont finalement restés à Lausanne du 15 au 18 septembre 1766, logeant probablement au Grand-Montriond chez le prince Louis-Eugène de Wurtemberg, pour qui Wolfgang composa des Solos de flûte, aujourd'hui malheureusement perdus. Les deux concerts qu'ont donnés les enfants musiciens 'à la maison de Ville' ont suscité un vif intérêt, dont le moindre n'est pas celui du célèbre docteur Tissot. En témoigne la réflexion passionnante qu'il a publiée dans *L'Aristide*, journal de la Société morale.

La vie musicale et théâtrale du Pays de Vaud était dans la seconde moitié du XVIII^e siècle plus riche qu'on ne pourrait de prime abord l'imaginer. L'aristocratie locale se tenait au courant des 'dernières nouveautés', italiennes et françaises essentiellement; elle invitait les artistes de passage à se produire dans ses salons (notamment la célèbre cantatrice La Mara en 1782), organisait des concerts par souscription, une nouveauté pour l'époque, et pratiquait elle-même la musique, avec, certes, plus ou moins de bonheur. Par ailleurs, Yverdon est parvenue à retenir en ses murs l'excellent organiste italien Ghiotti pendant quarante ans.

Le versant théâtral et opératique n'était pas moins riche. Grétry, Paisiello, Pergolèse, Philidor, ou encore Piccini, apparaissent régulièrement dans les programmes aux côtés de Beaumarchais, Voltaire et Regnard. La fameuse querelle des Gluckistes et Piccinistes trouva même un écho jusqu'à Lausanne qui, la rejoue dans une version galante. Des troupes itinérantes sillonnaient la région et élevaient régulièrement leurs tréteaux dans le chef-lieu, divertissant ainsi la population lors de la saison hivernale. Encouragés par le voisinage de Voltaire, les nobles eux-mêmes n'hésitaient pas à braver les recommandations des pasteurs, gardiens des bonnes mœurs, et à monter sur les planches lors de représentations privées.

Les spectacles se donnaient dans les salons privés, dans des bâtiments aménagés pour l'occasion ou encore dans des constructions en bois, démontées aussitôt après le départ des troupes de comédiens. Nous conservons malheureusement peu de témoignages relatifs à l'architecture de ces théâtres éphémères. Il est toutefois possible de s'en faire une idée assez précise grâce, entre autres, à l'exemple genevois. Une maquette, ainsi que la reconstitution

de trois machines de scène, permettront au public de mieux appréhender ce type de construction.

L'exposition vise un large public, de sept à septante-sept ans selon la formule consacrée. Les panneaux explicatifs seront accompagnés de documents illustrant les voyages des Mozart et leur passage à Lausanne. On pourra admirer en outre un mannequin représentant le petit Mozart en habit de cour, reconstitué d'après celui offert par l'Impératrice Marie-Thérèse en 1762. Un accent particulier sera mis sur la vie culturelle lausannoise, grâce aux nombreux portraits, partitions d'époque ou pièces de théâtre conservés dans les collections publiques ou privées, ainsi qu'aux Archives Cantonales Vaudoises. Un catalogue sera publié à l'occasion, avec une série de contributions qui éclaireront certains points précis de la thématique. On pourra y lire des textes d'Etienne Barilier, Brenno Boccadoro, Alain Cernuschi, Béatrice Lovis, Pierre Monnoyeur, Olivier Robert et Georges Starobinski.

The Finnish Society for Eighteenth-Century Studies: Annual ISECS Executive Committee Meeting and International Colloquium: 'Boundaries in the 18th Century: 31. August 2006

In the multidisciplinary colloquium 'Boundaries in the Eighteenth Century – Frontières au XVIII^e siècle', the concepts of *borders* and *boundaries* in the eighteenth-century will be discussed not only in their geographical or political but also in social, philosophical, ideological, religious, linguistic, literary, scientific, artistic and juridical senses. Representatives of all disciplines studied within the *International Society for Eighteenth-Century Studies* are welcome to attend this scholarly event. The general theme of the colloquium allows the contributors to discuss a variety of issues related to borders and boundaries, the main questions being:

What kinds of boundaries existed in the eighteenth century? How were these constructed, maintained and strengthened?

Which boundaries became questioned in the course of the eighteenth century? By what means were they opposed, evaded and broken?

We consider the theme of 'boundaries' a particularly suitable topic to be discussed in a border country such as Finland was in the eighteenth century – and still is. The welcoming seminar will focus on Finland and the Baltic as a border area in the eighteenth century. We look forward to welcoming you to Finland on 31 August 2006. Pasi Ihalainen, President of the Finnish Society for Eighteenth-Century Studies.

Conference Secretary Charlotta Wolff (charlotta.wolff@helsinki.fi; postal address: Dr Charlotta Wolff, Department of History, P.O. Box 59, FI-00014 University of Helsinki, Finland).

Rezensionen / Recensions

Die Werke von Daniel Bernoulli. Band 8. *Technologie II*. Bearbeitet und kommentiert von Frans A. Cerulus, Basel u.a.: Birkhäuser 2004, XX und 360 p.

Die Edition der Werke von Daniel Bernoulli (1700–1782) wird insgesamt acht Bände umfassen. Den Anfang machte 1982 Band 2 (*Analysis, Wahrscheinlichkeitsrechnung*); es folgten die Bände 3 (*Mechanik*, 1987), 7 (*Magnetismus und Technologie I*, 1994), 1 (*Medizin und Physiologie, Mathematische Jugendschriften, Positionsastonomie*, 1996) und 5 (*Hydrodynamik II*, 2002).

Der hier anzuzeigende Band beginnt mit einer astronomischen Abhandlung, die bei Erscheinen von Band 1, in den sie vom Inhalt her gehört hätte, noch unbekannt war. Es handelt sich um Bernoullis Antwort auf eine hier ebenfalls abgedruckte Rede des Astronomen Joseph-Nicolas Delisle in der öffentlichen Sitzung der Petersburger Akademie vom 2. März 1728. Delisle behauptet, es sei allein mit den Mitteln der beobachtenden Astronomie nicht möglich, eine Entscheidung zwischen dem ptolemäischen und dem kopernikanischen System herbeizuführen, worauf Bernoulli auf die Wichtigkeit metaphysischer und physikalischer Argumente hinweist. Aus metaphysischen Gründen müsse man sich für das einfachere System entscheiden, und aus Newtons Herleitung der Keplerschen Gesetze aus dem Gravitationsgesetz ergebe sich zwangsläufig, dass die Erde ein Planet sei, der sich um die Sonne bewegt.

Es folgen drei von der Pariser Académie des Sciences ausgezeichnete Preisschriften zu Fragen des Schiffbaus. Die erste dieser Schriften ist eine Antwort auf die Frage, wie man die Qualität von Ankern verbessern könne (*Quelle est la meilleure manière d'éprouver les Ancres?*). Für das Jahr 1737 hatte die Akademie drei Preisfragen gestellt. Die Frage nach der Verbesserung von Ankern hatte auch Giovanni Poleni erfolgreich beantwortet, so dass sich Daniel Bernoulli den Preis mit seinem Mitbewerber teilen musste. In der mit dem Preis für das Jahr 1753 ausgezeichneten Abhandlung *Recherches sur la manière la plus avantageuse de suppléer à l'action du Vent sur les grands Vaisseaux [...]* (gedruckt 1769) erörtert Daniel Bernoulli die Möglichkeiten, Schiffe anders als mit Windkraft zu bewegen. Diskutiert werden verschiedene Arten von Rudern, Schaufelräder und Rückstoss-Konstruktionen, wobei der Antrieb durch Muskelkraft, Dampf oder Schiesspulver erfolgen kann. In der dritten Preisschrift, die 1757 ausgezeichnet und 1771 veröffentlicht wurde, geht es um die Frage: *Quelle est la meilleure manière de diminuer le Roulis et le Tangage d'un Navire [...]*? Gesucht wird ein Verfahren zur Verringerung der Resonanzeffekte, die bewirken, dass Schiffe unter dem Einfluss der Wasserwellen in Schwingungen versetzt werden. Der Band schliesst mit der 1772 entstandenen und 1773 in den *Novi Commentarii* der Petersburger Akademie erschienenen Beschreibung eines spiralförmigen Schöpfrads, das der Zinngiesser

Andreas Wirz 1746 in Zürich konstruiert hatte. Die Abhandlung enthält mehrere Vorschläge, wie man die Konstruktion verbessern könnte.

Die Wiedergabe der Originaltexte erfolgt nach denselben Regeln, die auch in den bisher erschienenen Bänden befolgt wurden. Die wenigen Eingriffe des Herausgebers erleichtern die Lektüre erheblich. Insbesondere wurden zahlreiche offensichtliche Druckfehler stillschweigend korrigiert, und die aus der Originalfassung übernommenen Abbildungen, die dort auf separaten Tafeln gedruckt sind, wurden in den laufenden Text eingebunden. Die knapp 130 Seiten umfassende, in englischer Sprache geschriebene Einleitung des Herausgebers enthält zusammenfassende Darstellungen des Inhalts der einzelnen Schriften, wobei gezeigt wird, worin die Originalität Bernoullis bei der Lösung der jeweils behandelten Probleme besteht.

Die Erschliessung des Inhalts durch Einleitungen, Anmerkungen und Register weist einige Mängel auf. Die Preisschriften, die Daniel Bernoulli verfasst hat, sind weder 'Antworten auf Anfragen', noch 'Auszeichnungen' (Vorwort der Generaleditorin). Vermutlich ist das ein Übersetzungsfehler, denn im Vorwort von Band 5 steht korrekt 'Preisschriften' und 'Antworten auf Preisfragen'. In Band 5 hätte der Herausgeber auch nachlesen können, dass Daniel Bernoulli, anders als hier behauptet wird (p. 3), bei seiner einzigen Bewerbung um einen Preis der Berliner Akademie nicht ausgezeichnet wurde. Bei einigen Personen aus dem 18. Jahrhundert fehlen die Lebensdaten, obwohl sie sich aus leicht zugänglichen Nachschlagewerken hätten ermitteln lassen. Bei Andreas Wirz, dem Erfinder des in der letzten Abhandlung beschriebenen Schöpfrads, steht zur Lebenszeit nur '18th century', ebenso bei Rivaz, zu dem nicht einmal der Vorname angegeben wird. Die Lebensdaten (1703–1792 für Wirz, 1711–1772 für Pierre-Joseph de Rivaz) und weitere biographische Angaben findet man z.B. in den *Biographien zur Kulturgeschichte der Schweiz* von Rudolf Wolf (Zürich 1858–1862); zu Rivaz auch in der von Henri Michelet verfassten Biographie seines Sohnes Isaac de Rivaz (Martigny 1965). Joachim Otto Fleckenstein wurde 1963 nicht an die 'University of Munich' berufen, sondern an die Technische Hochschule.

Die Hinweise auf Briefstellen sind umständlich und unvollständig. In den Anmerkungen stehen lediglich Absender, Empfänger und Datum des jeweiligen Briefes, also z.B. 'Letter of D. Bernoulli to L. Euler of May 24th, 1738' (p. 65, Anm. 53). Im Verzeichnis der in den Bänden 7 und 8 erwähnten Briefe am Ende des Buches findet man dann den Hinweis, dass dieser Brief im Archiv der Russischen Akademie in Petersburg aufbewahrt wird; sogar die Signatur wird angegeben. Verschwiegen wird jedoch die Stelle, an der der Brief veröffentlicht ist. Wer ihn lesen will, braucht dafür nicht nach Petersburg zu reisen, sondern findet ihn in jeder grösseren Bibliothek im zweiten Band der von P.-H. Fuss herausgegebenen *Correspondance mathématique et physique* (Petersburg 1843, Nachdruck New York u. London 1968). Einige Standortangaben in diesem Verzeichnis sind falsch. Bei 'SH Genève' handelt es sich nicht um eine 'location', sondern um die Signatur, unter der die Briefe in der Genfer Universitätsbibliothek aufbewahrt werden; die korrekte Standortangabe ist also 'BPU Genève'. 'Deutsche Staatsbibliothek Berlin' (hier abgekürzt als DSB Berlin) hiess bis 1990 der Ostberliner Teil der ehemaligen Preussischen Staatsbibliothek. Seit 15 Jahren ist der offizielle Name 'Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz'.

Es ist müssig, darüber zu streiten, welche Textstellen kommentiert werden sollten und welche nicht – das ist in den meisten Fällen eine subjektive Entscheidung des Herausgebers. Unbestritten dürfte jedoch sein, dass bei einem lateinischen Zitat, das einer Preisschrift als Motto vorangestellt wird, die Quelle angegeben werden muss. Bei der Preisschrift von 1753 teilt Bernoulli selbst mit, wo er das Motto gefunden hat, und in einer Anmerkung wird der Kontext wiedergegeben, in dem es steht. Bei den beiden anderen Preisschriften, wo im Original keine Quelle genannt wird, findet man in einer Anmerkung lediglich eine englische Übersetzung des lateinischen Zitats. Bei dem Motto der Preisschrift von 1757 wird ferner ohne Beweis behauptet, Bernoulli habe es “from the book by Bouguer” übernommen, womit der *Traité du navire* gemeint ist. Das ist zwar möglich, aber Bernoulli kann das Zitat ebensogut in derselben Schrift gefunden haben, aus der auch Bouguer geschöpft hat, nämlich in dem Epos *De raptu Proserpinae* von Claudius Claudianus. Das Motto der Preisschrift von 1737 (“Omnia conando docilis solertia vincit”) stammt aus dem Lehrgedicht *Astronomica* von Manilius, wobei Bernoulli das dort stehende Perfekt (‘vicit’) durch das Präsens ersetzt hat. Seit praktisch die gesamte Literatur des klassischen Altertums in digitalisierter Form vorliegt, bedarf es keiner besonderen Belesenheit mehr, um solche Zitate zu identifizieren.

Diese kritischen Bemerkungen sind als Anregung für die kommenden Bände gedacht. Sie beziehen sich auf leicht vermeidbare Kleinigkeiten, die den Wert dieser Edition kaum beeinträchtigen. Es überwiegt die Freude darüber, dass jetzt fünf weitere Arbeiten von Daniel Bernoulli in gut lesbarer und leicht zugänglicher Form greifbar sind. Dafür sei allen, die an dem Band beteiligt waren, gedankt.

Andreas Kleinert (Halle)

Thomas DAVID, Bouda ETEMAD, Janick Marina SCHAUFELBUEHL: *La Suisse et l’esclavage des Noirs*, Lausanne: Antipodes et SHSR, 2005 (Collection Histoire.ch), 184 p., ill., portr. et tabl. h.t.

Qu’il s’agisse des conditions de vie des esclaves dans les plantations, du financement de leur transport sur des navires surpeuplés, ou encore de l’idéologie coloniale sous-jacente à ce commerce inhumain d’êtres humains, la bibliographie internationale de l’esclavagisme s’enrichit année après année de nombreux titres. La Suisse restait jusqu’ici en marge de cette floraison de publications. En effet, l’étude de l’implication helvétique dans la traite des esclaves se heurte à de nombreuses difficultés: notamment au silence des Archives publiques – les États n’étant pas directement concernés par cette traite – et à celui des archives privées, trop souvent détruites ou soustraites aux investigations des historiens. A tel point que toute collecte d’informations a un caractère aléatoire: tel le pêcheur à la ligne plus souvent bredouille que comblé, le chercheur bute souvent par hasard sur quelques données iné-

dites au cours d’une recherche plus vaste. On peut donc être reconnaissant aux auteurs de cet ouvrage d’avoir non seulement réuni des informations jusqu’ici dispersées dans la lit-

térature disponible, mais d'y avoir joint plusieurs recherches archivistiques de première main.

Comme souvent dans notre monde contemporain, la volonté de savoir – ou de révéler – a été stimulée par des événements extérieurs au monde des historiens, soit la prise de conscience, au niveau international, de la responsabilité des pays impliqués dans la traite négrière, l'esclavage et le colonialisme, très vite suivie de celle des formes de réparation ou de compensation à envisager pour les torts causés au continent africain (Conférence de Durban contre le racisme, 2001). Un débat politique et la décision d'entreprendre des recherches dans ce domaine furent provoqués dans notre pays par un premier refus des autorités d'admettre que la Suisse ait participé à l'esclavagisme (et au colonialisme). Coïncidant avec le lancement par les Nations Unies, en janvier 2004, de l'Année internationale de commémoration de la lutte contre l'esclavage et son abolition, la rédaction de cet ouvrage visait donc à modifier cette attitude en présentant les multiples facettes de l'implication des Helvètes dans l'esclavage.

Après avoir rappelé que du XVIe à la fin du XIXe siècle, la traite atlantique déporta aux Amériques entre 11 et 12 millions d'Africains (dont 172 000, soit 1,5%, par le fait des Suisses), B. Etemad montre, dans un premier chapitre, à l'aide d'indices précis, comment cette implication a connu des formes très diverses à chaque étape de ce 'commerce triangulaire' caractéristique de la traite. Ainsi, apparaissent clairement l'importance des 'marchandises de traite' destinées à être échangées contre des captifs noirs sur les côtes de l'Afrique. Parmi celles-ci (métaux, armes à feu, poudre, alcools, tabacs, etc.) dominent les 'indiennes' (toiles de coton imprimées), dont une partie sont produites dans une dizaine de villes suisses, puis, après 1759, par des Suisses qui ont transféré leurs fabriques sur la côte atlantique française. Dans les ports d'où partent les expéditions négrières (Nantes, Lorient, La Rochelle, Bordeaux, Le Havre, Saint-Malo...), les producteurs suisses côtoient des négociants et des manieurs d'argent suisses et étrangers, qui ne dédaignent pas de contribuer à financer (aussi) ces navires qui rapporteront des Amériques les produits tropicaux dont ils tirent des profits élevés.

Avec le deuxième chapitre, signé par T. David et J. M. Schaufelbuehl, nous abordons le système esclavagiste sur le continent américain. Que ce soit dans les Antilles, en Guyane française et hollandaise ou dans les treize colonies d'Amérique du Nord (et, plus tard, au Brésil), des Suisses y possèdent en effet des plantations, dans lesquelles ils cultivent à l'aide d'esclaves du café, du sucre, du cacao, du coton, du riz, des produits tinctoriaux. Tantôt ils y résident en personne ou en famille, tantôt ils se contentent d'y investir leurs capitaux – sans remettre en question la traite ou l'esclavage. Certains sont durs envers leur main-d'œuvre servile, cependant que d'autres, plus modérés, consignent leurs réflexions dans des traités sur la 'régie des esclaves' et sur la mise en valeur des terres. On sait, enfin, que des mercenaires suisses firent partie des troupes envoyées d'Europe pour mettre au pas les esclaves en fuite ou révoltés.

Dans un troisième et dernier chapitre consacré à l'anti-esclavagisme en Suisse, les deux mêmes auteurs évoquent d'abord, dans la ligne des mouvements abolitionnistes anglais et français, différentes formes d'engagement de Suisses et de sociétés helvétiques contre la traite atlantique et l'exploitation des esclaves (1770–1840), en rappelant le rôle joué par les

philosophes des Lumières, les maisons d'édition helvétiques, le Groupe de Coppet et le mouvement du Réveil; puis, dans un deuxième temps (1850–1905), les efforts déployés par les milieux philanthropiques et protestants revivalistes – le plus souvent des libéraux-conservateurs sur le plan politique –, pour lutter contre la traite arabe en Afrique à l'époque de la conquête coloniale de l'Afrique, mais également pour racheter des esclaves ou venir en aide à ceux qui ont été affranchis, par l'envoi aux États-Unis de fonds importants, récoltés par souscription ou cotisation. Le caractère ambigu du discours antiesclavagiste, souvent teinté de racisme, d'antisémitisme, voire d'anti-islamisme, apparaît en filigrane dans ces actions charitables, lesquelles se révèlent parfois aussi dictées à la fois par un idéal humanitaire et par la volonté de moraliser et 'régénérer' le corps social helvétique, marqué par la dépravation des mœurs et le mépris de la religion. Des points qui restent à étudier d'encore plus près!

Du foisonnement d'informations que recèle cet ouvrage, on ne peut donner ici qu'un maigre aperçu. Signalons tout de même, pour ceux qui voudraient creuser le sujet, des indications utiles concernant l'identité des Suisses impliqués par leur activité dans la traite atlantique; les noms et caractéristiques des navires affrétés, des lieux de destination et des plantations; les conditions du voyage, de l'acquisition et de la vente des esclaves; les maladies, révoltes et suicides avant, pendant et après la traversée; l'organisation du travail dans les plantations; les philosophes et philanthropes actifs dans les sociétés anti-esclavagistes; les réussites et les échecs spectaculaires des expéditions et plantations; enfin, les profits et risques élevés qu'elles impliquaient. Grâce à cet ouvrage, exempt de tout sensationnalisme, nous disposons désormais d'une excellente introduction (voir ses tableaux, ses annexes et son lexique) à toute étude de l'histoire manufacturière et commerciale de la Suisse, particulièrement celle du XVIIIe siècle, qui vit la déportation de plus de la moitié (55%) des 11 à 12 millions d'esclaves mentionnés plus haut. Mon seul regret: l'absence d'index facilitant son utilisation!

Liliane Mottu-Weber (Genève)

Bibliographia Halleriana, Verzeichnis der Schriften von und über Albrecht von Haller, herausgegeben von Hubert Steinke und Claudia Profos, unter Mitarbeit von Pia Burkhalter, Basel: Schwabe Verlag, 2004, 452 p., ill., portr., fac-sim. (*Studia Halleriana* VIII).

De son vivant, Albrecht von Haller avait publié à quatre reprises un catalogue de ses œuvres, le dernier, daté de 1775, enregistrant 181 ouvrages en 576 éditions. La seule bibliographie de Haller parue depuis lors (celle de Susanna Lundsgaard-Hansen-von Fischer, en 1959) avait décrit quelque 720 items, mais passait pour être encore fort lacunaire. Avec ses 3650 numéros, le présent ouvrage s'avère d'emblée d'une tout autre envergure.

La *Bibliographia Halleriana* comporte trois parties principales, les deux grands volets consacrés à la littérature primaire d'une part, à la littérature secondaire d'autre part étant séparés par une courte section intermédiaire réservée aux éditions de la correspondance et aux travaux sur les relations de Haller avec ses contemporains. Contrairement au catalogue

de 1959 où les *Werke* de Haller étaient classés en ordre alphabétique, la présente bibliographie est systématique et regroupe respectivement et successivement, dans ses principales sections, les écrits autobiographiques, les poèmes, les romans, les ouvrages religieux, les publications médicales, les livres botaniques, etc. Dans chaque section ou sous-section, les œuvres mêmes de Haller sont présentées dans l'ordre chronologique de leur première publication, les éditions ultérieures ainsi que les traductions étant naturellement insérées à la suite de l'édition originale. La section consacrée aux relations de Haller avec ses contemporains est classée en revanche (et avec raison) dans l'ordre alphabétique des noms des correspondants (d'Adanson à Zimmermann). Un double et fort appendice donne la liste des dissertations publiées par Haller (de 1746 à 1760) et de celles qui lui ont été dédiées.

Les notices bibliographiques sont suivies d'un commentaire (imprimé en plus petits caractères) qui a le mérite de se limiter aux références et explications indispensables. Les rédacteurs n'ont nullement cherché à multiplier les localisations d'exemplaires. Chaque ouvrage n'est accompagné que d'une seule localisation (celle de la Burgerbibliothek de Berne en général). La liste des sigles des bibliothèques citées (p. 21) ne compte qu'une cinquantaine de références, mais rien d'important ne paraît avoir échappé.

La bibliographie proprement dite est complétée par cinq précieuses tables: une chronologie de la vie de Haller tout d'abord (avec la liste de ses sociétariats), une chronologie de ses œuvres (établie le cas échéant au jour près), une concordance entre les numéros de la présente bibliographie et ceux des deux bibliographies de 1775 et 1959, un index onomastique et enfin un bref *Sachregister*. En revanche, il manque un index alphabétique des titres.

Dans l'ensemble, voici donc un instrument de travail qui vient à son heure et qui va répondre aux attentes des utilisateurs. Avec trois réserves pourtant. On aurait pu croire qu'à la suite de la publication par David Adams d'une bibliographie fort élaborée de Diderot et de l'*Encyclopédie* (*Bulletin*, n° 18, p. 38–39), la collaboration de Haller aux deux grandes *Encyclopédies* de Paris et d'Yverdon serait traitée en référence à cette récente bibliographie. Ce n'est hélas pas le cas. Les réimpressions de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert qui insèrent les articles du Supplément (et donc ceux de Haller) dans le corps de l'ouvrage sont complètement ignorées, ce qui est d'autant plus fâcheux qu'elles sont de format in-4 ou in-8 et donc plus faciles à trouver et à consulter que l'original in-folio.

D'autre part, en constatant que la présente Bibliographie consacre toute une section aux recensions, on pouvait espérer y trouver enfin les références aux très nombreux comptes-rendus publiés par Haller dans les grandes revues allemandes ou hollandaises de son temps. Une soixantaine de recensions des années 1742–1751 sont en effet répertoriées pour ce qui est de la *Bibliothèque raisonnée*. Mais quand le lecteur en vient aux *Göttingische Gelehrten Anzeigen*, il apprend simplement que les recensions de Haller y figurent au nombre

d'environ 9.000 et qu'une liste d'un millier d'entre elles a été publiée dans une collection allemande en 1962. Cette première liste, parue il y a plus de quarante ans et aujourd'hui introuvable, n'est pas même reproduite ici, de sorte qu'un pan entier de l'activité scientifique et littéraire de Haller est passé sous jambe.

En troisième lieu, on constate que, dans la bibliographie secondaire, et plus précisément dans la section 10.1.3, les recensions des traductions françaises de *Die Alpen* parues dans

diverses revues de l'époque et signalées notamment par l'excellent Gabriel Cunche (*La renommée de A. de Haller en France*, Neuchâtel, 1921) n'ont pas été reprises.

Les spécialistes de Haller ont donc encore du pain sur la planche, il ne faut pas craindre de le dire. Mais il faut dire aussi que la présente *Bibliographia Halleriana*, grâce à l'excellence de ses notices et à l'intelligence de sa présentation, va rendre de grands services à tous les dix-huitiémistes et qu'elle est destinée à faire longtemps autorité.

Jean-Daniel Candaux (Genève)

Camilla HERMANIN: *Samuel Werenfels. Il dibattito sulla libertà di coscienza a Basilea agli inizi del Settecento*, Firenze: Leo S. Olschki editore, 2003 (Studi e testi per la storia della tolleranza in Europa nei secoli XVI–XVII, 7), XI und 352 p.

Jedes historische Lexikon der Theologie, jede Kirchengeschichte und zahlreiche Studien, die sich mit der Geschichte des Basler philosophischen und theologischen Unterrichts an der Wende vom 17. zum 18. Jahrhundert befassen, enthalten mehr oder weniger ausführliche Darstellungen über Samuel Werenfels (1657–1740), der, zusammen mit Jean-Frédéric Ostervald und Jean-Alphonse Turretini, als Vertreter der 'vernünftigen Orthodoxie' und innerprotestantischer Unionsbestrebungen in die Kirchengeschichte eingegangen ist und als ebenso langjähriger (1685–1740) wie einflussreicher Hochschullehrer Generationen von Theologen geprägt hat. Eine Monographie über diesen wichtigen Basler Gelehrten war längst fällig. Sie liegt nun vor in der Arbeit von Camilla Hermanin, in deren Mittelpunkt ein zweifellos grundlegendes Thema des Werenfels'schen theologisch-philosophischen Diskurses steht: die Gewissensfreiheit, wie sie in der *Epistola de iure in conscientias ab homine non usurpando* (1702) verteidigt wird, die, mit einer editorischen Notiz sowie mit nützlichen Anmerkungen zum Text versehen, im *Appendice I* (p. 259–296) abgedruckt ist, gefolgt von einer einschlägigen, ebenfalls annotierten Auswahl aus der Korrespondenz (*Appendice II*, p. 297–339: 14 Briefe von oder an Werenfels zwischen 1676 und 1722).

Hermanin nähert sich dem zentralen Thema ihrer Arbeit in drei Kapiteln, in denen der kultur- und geistesgeschichtliche Hintergrund beleuchtet wird. Das erste Kapitel ist der Stadt Basel gewidmet, der weltoffenen Rheinmetropole, die hugenottischen Flüchtlingen Asyl bot, mit einer Kirche, die zwar 'orthodox, aber nicht repressiv' war (p. 11), und einer traditionsreichen Universität, an deren Philosophischen Fakultät schon sehr früh (bereits 1660) das Naturrecht gelehrt wurde. Die Darstellungen über den philosophischen Hintergrund stützen sich weitgehend auf die entsprechenden Abschnitte des *Grundrisses der Geschichte der Philosophie*, wobei die Quellenangabe verstümmelt (der Autor wird nicht genannt) und Titel und Herausgeber fehlerhaft angegeben sind (Holzhey, auch im Register falsch), wie überhaupt die unzähligen orthographischen Fehler in den zitierten deutschen Titeln ein Ärgernis sind.

Das zweite Kapitel bietet auf 75 Seiten die wohl ausführlichste Biographie Werenfels': Familie, Ausbildung, Lehrtätigkeit an der Philosophischen und Theologischen Fakultät, Auseinandersetzung mit der cartesischen Philosophie, Reisen, Bekanntschaften und Freund-

schaften mit François und Jean-Alphonse Turretini, Jean-Robert Chouet, Louis Tronchin u.a., Begegnung mit Gilbert Burnet, das Frühwerk *De logomachiis eruditorum*, die Bekanntschaft mit Jean-Frédéric Ostervald und seinem Projekt einer Reform der calvinistischen Theologie, in Paris Begegnung mit Malebranche und Pierre Varignon, deren Versuche der Etablierung eines rationalen Katholizismus Werenfels zwar interessierten, ihn aber nicht von seinem kategorischen Antikatholizismus abzubringen vermochten. Vielmehr bildet der Antikatholizismus den Hintergrund der nach der Frankreichreise verfassten *Epistola* über die Gewissensfreiheit, in der die römische Kirche als 'Paradigma jeglicher dem individuellen Gewissen auferlegten Gewalt' (p. 88) figuriert. Es folgen die Blütejahre des Theologen: der Ruf nach Franeker, den er ablehnt, die Einladung Bischof Gilbert Burnets zur Mitwirkung in der *Society for the Propagation of the Gospel*, die regen Kontakte zum Anglikanismus, die von den Ideen der Toleranz und Gewissensfreiheit geprägten innerprotestantischen Unionsbestrebungen, die Mitgliedschaft in der Berliner Akademie, die Ernennung zum Dekan der Basler französischen Gemeinde, die Mitwirkung an der Aufhebung der *Formula Consensus Ecclesiarum Helveticarum Reformatarum*, die einen wichtigen Schritt auf dem Weg zu Gewissensfreiheit markierte. Vom gleichen freiheitlichen Geist ist die vorsichtig-kluge Haltung im Häeresieprozess gegen seinen Schüler Johann Jacob Wettstein geprägt, der des Sozinianismus beschuldigt wurde. – Der ausführlichen Biographie fehlt ein Hinweis auf die – in doktrinaler Hinsicht sicher nicht uninteressante – Freundschaft mit Voltaire, den er bei einer Badekur kennen gelernt hatte.¹

Das dritte Kapitel situiert Werenfels zwischen den durch Erasmus repräsentierten Humanismus und die bibelkritische Philologie Jean Le Clerc. Aber es ist, wie Hermanin geltend macht, der 'Erasmus Bayles und Voltaires' und nicht der 'umanista raffinato dei *Colloquia*', der in der Logomachieschrift fassbar wird (p. 129), deren Analyse im Zentrum des Kapitels steht. Die 'vernünftige Orthodoxie' wird zum einen in die Traditionslinie des undogmatischen und toleranten Christentums gestellt, wie es die französischen *Réfugiés* in den Niederlanden oder die englischen Latitudinärer vertraten, wobei die Beziehung zwischen Werenfels und Le Clerc als wechselseitige Inspiration erscheint. Zum anderen kommt in der 'vernünftigen Orthodoxie' der im Anschluss an Philosophen wie Descartes, Locke und Leibniz unternommene Versuch einer Versöhnung von Vernunft und Glauben zum Ausdruck mit der Konsequenz der Entsakralisierung der Bibel in einer historisch-kritischen und rationalistischen Lektüre, die Werenfels in der *Dissertatio de scopo quem Sacrae Scripturae interpres sibi proponere debet* und in den *Lectiones hermeneuticae* postuliert.

Die Souveränität der Vernunft bildet die Grundlage der Gewissensfreiheit, der das vierte Kapitel mit seiner gründlichen Analyse der *Epistola de iure in conscientias ab homine non usurpando* gewidmet ist. Adressat der *Epistola* ist Nicolaus Wilkens, der in seiner in Basel verteidigten juristischen *Dissertatio de fine et scopo imperii Romano-Germanici* (1702) der Kirche jede zivile Jurisdiktion und dem Staat jede Einflussnahme auf das Gewissen abspricht. Im politisch-moralischen Diskurs zwischen dem 17. und 18. Jahrhundert steht die *Epistola* zwischen den naturrechtlichen Konzeptionen Hugo Grotius' und Samuel

¹ Vgl. Karl Barth: Samuel Werenfels (1657–1740) und die Theologie seiner Zeit. In: *Evangelische Theologie* 3, 1936, p. 185–186.

Pufendorfs Idee der Trennung von Staat und Kirche einerseits (die auch die Inspirationsquellen der Dissertation Wilkens' bilden) und Gerhardt Noodts *Dissertatio de religione ab imperio iure gentium libera* (1706) andererseits, in der die Gewissensfreiheit – gewissermassen als Naturrecht – gegen jegliche Bevormundung verteidigt wird. Die von Werenfels vertretene Position ist radikal: Das individuelle Gewissen ist souverän, der Staat hat kein Recht, jemand dazu zu zwingen, eine bestimmte Konfession anzunehmen. Hermanin sieht in der *Epistola* die Begründung einer 'Jurisdiktion des Gewissens', die Etablierung eines '*ius conscientiae*' (p. 197) und rückt die Schrift in die Nähe des Schlusskapitels von Spinozas *Tractatus theologico-politicus* (p. 223). Die Gewissensfreiheit ist nicht auf die *civitas christiana* beschränkt, sie geht weiter als die interkonfessionellen Unionsbestrebungen, sie gilt auch für Juden, Moslems, Häretiker und das irrende Gewissen schlechthin, das weder eine Sünde noch ein Verbrechen darstellt. Der Häretiker hat das Recht, seinen Kult auszuüben und geniesst den Schutz des Gesetzes. Der Werenfels'sche Gewissensprimat stellt, so Hermanin, das moralische Gesetz über das bürgerliche (p. 215).

Im letzten Kapitel wird die europäische Ausstrahlung der *Epistola* dargestellt. Sie diente im *Dispute of Bangor* zur Stützung der Argumente Benjamin Hoadlys und der Nonkonformisten; 1717 erschien in London eine von Thomas Herne besorgte englische Übersetzung der *Epistola*. Eine zweischneidige Rezeption erfuhr die *Epistola* schliesslich in den Niederlanden: In der Affäre um den Mennoniten Johannes Stinstra beriefen sich zwischen 1740 und 1745 sowohl Anhänger wie Gegner des Theologen, der des Sozinianismus beschuldigt wurde, auf Werenfels. Eine radikale Konsequenz, die sich allerdings vom irenisch-toleranten Geist der Werenfels'schen Konzeption entfernte, zog schliesslich der Zürcher Pfarrer Johann Jakob Zimmermann, der – gewissermassen den Spiess der Ketzerjäger umkehrend – die Bezeichnung der Häresie als Verbrechen bestimmte.

Abgeschlossen wird das Werk durch ein Namenregister, das allerdings einige Unsorgfältigkeiten und Inkonsistenzen aufweist: z.B. Francoforte sul *Reno*; Christine von Hoiningen-Huene ist unter *Freifrau* alphabetisiert; Lavater *Corherrn*; Sachsen bzw. Sassonia. Im Text figuriert Christian Wurstisen auf derselben Seite (p. 23) ohne ersichtlichen Grund einmal in der deutschen, einmal in der latinisierten Schreibweise. *Satana* gehört nicht ins Namenregister, sondern ins – leider inexistente – Sachregister, das ein Werk dieser Gattung zur besseren Erschliessung des Inhaltes unbedingt verdient hätte. Schliesslich fehlt eine Bibliographie nicht nur der benutzten Literatur, sondern auch der Schriften Werenfels', die meist ohne Angabe des ursprünglichen Erscheinungsjahres aus den *Opuscula* zitiert werden, was die chronologische Orientierung häufig unnötig erschwert – Mängel, die nicht verschwiegen werden dürfen, die aber der unbestrittenen wissenschaftlichen Qualität und Bedeutung des Werkes keinen Abbruch tun. Die nicht nur gut dokumentierte, aus publizierten wie unpublizierten Quellen geschöpfte, sondern auch in hohem Masse gelehrte Arbeit schliesst eine wichtige Lücke in der Erforschung der frühneuzeitlichen Toleranz- und Gewissensfreiheitsdebatte. Die Entwicklung des philosophischen wie politisch-theologischen Denkens Werenfels' wird in seinem kulturhistorischen, biographischen und ideengeschichtlichen Kontext dargestellt, die Radikalität seiner Position in einer klugen Interpretation überzeugend herausgearbeitet – ein wichtiges Buch!

Wolfgang Rother (Basel und Zürich)

Johann Caspar LAVATER: *Ausgewählte Werke in historisch-kritischer Ausgabe*, Band III: *Werke 1769–1771*. Hg. Martin Ernst Hirzel, Zürich: Verlag Neue Zürcher Zeitung, 2002, 764 p., ill.

Mit der gleichen Sorgfalt erstellt und im gleichen handlichen Format ediert wie Band II der historisch-kritischen Ausgabe ist nun ein weiterer unerlässlicher Beitrag für die Lavaterforschung greifbar. Der Sammelband enthält fünf bereits zu Lebzeiten Lavaters veröffentlichte Texte, jetzt ausführlich eingeleitet, kommentiert und mit kritischem Anmerkungsapparat versehen:

1. Die Rundschreiben ‘Drey Fragen von den Gaben des Heiligen Geistes’, die ‘Zugabe zu den Drey Fragen von den Gaben des Heiligen Geistes’ und ein weiteres Rundschreiben vom Sommer 1771 zum gleichen Thema.

2. Die von Lavater ohne Orts- und Verlagsangabe 1770 herausgegebenen ‘Briefe von Herrn Moses Mendelssohn und Joh. Caspar Lavater’.

3. Lavaters ‘Nachdenken über mich selbst’, 1770 anonym bei David Bürkli in Zürich erschienen. Dieser Traktat einer ‘radikalen Selbstanalyse’ (p. 301), der Textsorte ‘Erbauungsliteratur’ zugeordnet wie Spaldings ‘Bestimmung des Menschen’ und Crugots ‘Christ in der Einsamkeit’ (p. 297), wurde zu einem eigentlichen Dauerbrenner: elf Auflagen und eine niederländische Übersetzung seien für das 18. Jahrhundert belegt; insgesamt 71 bis 1887, darunter 50, die zwischen 1825 und 1850 unter dem Titel ‘Der wahre Weg zum Himmel oder Nachdenken über mich selbst’ erschienen sind.

4. ‘Einige Briefe über das Basedowsche Elementarwerk, von Isaak Iselin und Joh. Casp. Lavater’, 1771 bei David Bürkli in Zürich erschienen. Die darin enthaltenen, zwischen dem 4. und 27. Februar verfassten Briefe – drei von Iselin, zwei von Lavater – gehören zu einer von J. C. Lavater angeregten und von dem Basler Ratsschreiber und Geschichtsphilosophen Isaak Iselin unterstützten Strategie, das pädagogisch interessierte Publikum über die Fortschritte des entstehenden ‘Elementarwerks’ des Altonaer Reimarus-Schülers, Theologen und Reformpädagogen Johann Bernhard Basedow zu informieren und zur finanziellen Unterstützung des Riesenprojekts zu ermuntern (p. 358–375). Es konnte über verschiedene Zwischenstufen dank der unverdrossenen Mithilfe der Schweizer 1774 in Dessau erscheinen. Dem Herausgeber, der aus dem reichen Fundus noch unveröffentlichter Briefe zwischen Lavater, Basedow und Iselin in der Zürcher Zentralbibliothek geschöpft hat, ist dabei eine einfühlsame Darstellung der Begegnung Lavaters mit Basedow (p. 385 und 389), wie auch über Lavaters Einfluss auf das entstehende ‘Elementarwerk’ gelungen. Lavater sah in Basedow den künftigen Reformator und Erneuerer des Christentums, im Range eines Zwingli und Hus (p. 363 und 386–394). Im Interpretationsversuch über ‘Lavaters Interesse an Basedow’ betritt der Herausgeber Forschungsneuland: Lavaters (für den Herausgeber noch ‘ungewollte’) Näherung an Spinoza (p. 393). Lavaters im gleichen Zusammenhang als ‘erstaunlich’ bezeichnete ‘theologische Toleranz’ ist allerdings so erstaunlich nicht, sondern durchgängiges Merkmal der aufklärerischen Elite, zu der auch der Zürcher Bodmer- und Breitingerschüler gerechnet werden muss, sofern man nicht apriori davon ausgeht, dass er Moses Mendelssohn bekehren wollte.

5. 'Christliches Handbüchlein für Kinder', 1771 in Zürich erschienen. Lavater, seit Juni 1769 Diakon an der Zürcher Waisenhauskirche, war bereits vor Stellenantritt von der zuständigen Regierungskommission im Rahmen der laufenden städtischen Schulreform mit der Ausarbeitung eines Abc-Büchleins beauftragt worden, das die Vereinheitlichung von bislang verwendeten, zumeist aus früheren Jahrhunderten stammenden Lehrmitteln bezweckte. Lavater konnte in seiner Eigenschaft als Theologe und Mitglied der Moralischen Gesellschaft die Aufgabe übernehmen, im Sinne einer aufgeklärten Pädagogik (p. 443–445) ein neues Lehrmittel zu schaffen. Lavaters 'Handbüchlein' wird der neuen Gattung der Kinder- und Jugendliteratur zugezählt, die sich nach 1760 herausbildete (p. 449).

Dem Herausgeber dieser aufwendigen Fleissarbeit gebührt grosses Lob. Er hat es sich nicht leicht gemacht. Sich auf Lavater einzulassen, braucht Zeit und starke Nerven, um im Stimmengewirr des 18. Jahrhunderts nicht die Orientierung zu verlieren. Und noch schwieriger: in jenem seit 1945. Die Schatten der Geschichte lasten auch auf dieser akribischen Forschungsarbeit; sie verdunkeln das Neue, das zum Beispiel im Kapitel Lavater und Mendelssohn ans Licht gebracht wurde. Warum wird das überraschend Neue entweder übergangen oder zu Lavaters Ungunsten dargestellt? So zum Beispiel, wenn der Herausgeber anhand eines (bisher nicht bekannten) Lavaterbriefs vom 2. Juli 1767 an den Herzensfreund Felix Hess vermutet, dass mit dem darin enthaltenen Kürzel 'M**' Moses Mendelssohn gemeint sei, Lavater möglicherweise also schon vor seiner Widmung an Mendelssohn versucht habe, in brieflichen Kontakt mit ihm zu treten (p. 138, Anm. 76). Die Frage nach noch unbekanntem Briefen ist berechtigt und sollte weiterverfolgt werden, ist aber bisher nicht zu beantworten. Neu ist auch der gedruckte Brief der beiden taufwilligen Juden aus Berlin (p. 187–188, Anm. 285) und der Hinweis auf Lavaters handschriftlichen, leider nicht gedruckten 'Plan zum Unterricht der jüdischen Proselyten', ein Zettelmanuskript in Privatbesitz (ebd.). Die wichtigste Neuigkeit betrifft jedoch Lavaters (?) Wahl Mendelssohns zum Adressaten der Widmung. Die Herausgeberin der Lavater-Bonnet-Bennelle-Briefe hatte 1994 im Symposionsband anlässlich der 250. Wiederkehr von Johann Caspar Lavaters Geburtstag als erste darauf aufmerksam gemacht und drei Jahre später im Lavater-Bonnet-Briefwechsel wiederholt, dass Lavater ursprünglich einem von drei Theologen – einem 'Mönch' aus dem Kloster Einsiedeln oder einem von zwei deutschen Aufklärungstheologen, Spalding oder Jerusalem – seine deutsche Übersetzung von Bonnets 'Philosophischen Untersuchungen' etc. zur Beurteilung vorlegen wollte (Hirzel p. 132, Anm. 55). Es ist Hirzel zu verdanken, dass die Vermutung, Lavater habe mit der Wahl Mendelssohns eigenmächtig gehandelt, und zwar aufgrund seiner Phädon-Lektüre (Anhang zur 3. Auflage, Sommer 1769), korrigiert werden kann. Lavater handelte nicht eigenmächtig und unter Zeitdruck an der Zensur vorbei. Es war Johann Rudolf Ulrich, Antistes der Zürcher Kirchen und oberster Zensor, der Lavater zur Wahl des Berliner Philosophen geraten hat (p. 131–132). Das ist bezeugt in dem von Hirzel gefundenen Brief Lavaters an Johann Jacob Hess vom 28. August 1769: "Bonnet nimmt mir alle Zeit weg. Ich dedicire ihn dem Mendelssohn {,} mit Herrn Antistes Rath: jedoch laße ich die Dedication von den Zürcherischen Exempel weg" (sic!). Was bedeutet das, bezogen auf die bisherigen Interpretationen zum Thema "Bekehrungsversuch, ja oder nein?" Die Diskussion ist eröffnet.

Gisela Luginbühl-Weber (Clarens)

Jacques NECKER: *Compte rendu au Roy (1781)*, préface de Léonard Burnand, Genève: Slatkine Reprints, 2005, XXV und 116 p., tabl. et cartes dépl.

Dans la lancée de son récent et bel ouvrage sur *Necker et l'opinion publique (Bulletin*, n° 26, p. 23–25), Léonard Burnand a eu la bonne idée de faire réimprimer l'édition originale du livre le plus célèbre du fameux financier et ministre genevois, le *Compte rendu* de l'état des finances du royaume de France présenté à Louis XVI en 1780 et sorti de presse le 19 février 1781. Cet ouvrage de moins de 120 pages n'avait jamais été réimprimé depuis l'édition des *Œuvres complètes* de Necker procurée par son petit-fils Auguste de Staël en 1820–1821. La présente publication ne constitue nullement une édition critique, il s'agit d'un *reprint*, c'est-à-dire d'une reproduction en fac-similé de l'original imprimé en 1781, bien complète du grand tableau dépliant des revenus et dépenses du Trésor royal ainsi que des deux cartes (en couleurs) des traites et des gabelles de France. Dans sa préface, Léonard Burnand situe le livre dans la vaste stratégie de recours à l'opinion publique développée par Necker à cette époque, il rappelle le véritable triomphe populaire et les durables polémiques (avec Calonne notamment) qu'engendra cet écrit qui ouvrit une première brèche dans le secret des finances et par là-même dans l'absolutisme de l'Ancien Régime.

Jean-Daniel Candaux (Genève)

Wolfgang ROTHER: *La maggiore felicità possibile. Untersuchungen zur Philosophie der Aufklärung in Nord- und Mittelitalien*, Basel: Schwabe, 2005 (Schwabe Philosophica, Bd. VI), 445 p.

Die italienische Aufklärung ist ausserhalb Italiens immer noch vergleichsweise wenig bekannt, obwohl sie mit so illustren Namen wie Giambattista Vico oder Cesare Beccaria aufzuwarten hat. Wolfgang Rother kommt das grosse Verdienst zu, die deutschsprachige Leserschaft mit den Grundzügen der Aufklärung in Nord- und Mittelitalien (Lombardei, Toskana, Piemont, Venedig) vertraut zu machen. In Abgrenzung gegenüber der in Italien heute dominanten kultur- und literaturhistorischen Erforschung des Settecento verpflichtet er sich dabei explizit auf einen *philosophiegeschichtlichen* Zugang zum Phänomen der Aufklärung (p. 13). So zielt er auf den Nachweis, dass das 18. Jahrhundert in Italien nicht nur – wie das der Titel von Franco Venturis Hauptwerk nahe legt – als 'Settecento riformatore', sondern wesentlich als il 'secolo filosofico' charakterisiert werden müsse (p. 346), auch wenn die Feststellung gültig bleibt, dass die italienischen Aufklärer primär auf praktische Reformen ausgerichtet waren (p. 345). Dieser Absicht entspricht, dass Rother nicht etwa Cesare Beccarias und Pietro Verris bekannte Vorschläge zur Strafrechtsreform in den Mittelpunkt stellt, sondern dass er diese ausgehend vom Begriff des Glücks – dem Leitmotiv der Philosophie Nord- und Mittelitaliens – situiert und analysiert.

Das Buch ist in sieben Kapitel eingeteilt. Im ersten Kapitel stellt Rother das spezifisch philosophische Selbstverständnis der nord- und mittelitalienischen Aufklärer dar. Obwohl diese abgesehen von wenigen Ausnahmen keine Fach- oder Universitätsphilosophen, son-

den Juristen oder Theologen waren, bezeichneten sie sich selbst als *filosofi*, die sich von der Pedanterie der Schulphilosophie distanzieren und sich dem Ideal des *honnête homme* verpflichteten. Ihr wesentliches Ziel sahen sie in der Entlarvung und Überwindung von Vorurteilen sowie in der Verbreitung von klaren und nützlichen Erkenntnissen. Dabei richteten sie sich an eine breite Leserschaft, zu der explizit auch die Frauen gezählt wurden (p. 58f.). Zum Sprachrohr der neuen, "sich als antipedantisch und mondän verstehende[n] Philosophie" (p. 54) wurde die Mailänder Zeitschrift *Il Caffè*, die zwischen Juni 1764 und Juni 1766 alle zehn Tage erschien. Der Titel war keineswegs zufällig gewählt, kommt darin doch der Anspruch zum Ausdruck, die Menschen aus ihrer Lethargie herauszureissen, sie aus dem Schlaf der Vorurteile zu erwecken (p. 32). Während die im Stil mondäner Kaffeehausphilosophie verfasste Zeitschrift vor allem auf Kritik zielte, erhoben die *filosofi* in ihren übrigen Schriften Anspruch auf die Verbreitung positiver Erkenntnisse, die Pietro Verri in Gestalt seiner *Discorsi [...] sull'indole del piacere e del dolor; sulla felicità; et sulla economia politica* (1781) sogar als zusammenhängendes Ganzes oder als 'System' präsentierte (p. 61 – 62).

Daran orientiert sich Rother in den folgenden Kapiteln seiner Untersuchung, indem er zunächst die anthropologischen Grundlagen der praktischen Philosophie (Kap. 2) diskutiert und anschliessend Moralphilosophie (3. Kap.), politische Philosophie (4. Kap.), Religion und Vernunft, Staat und Kirche (5. Kap.), Strafrechtsphilosophie (6. Kap.) und schliesslich politische Ökonomie (Kap. 7) in ihren Grundzügen vorstellt. Im Unterschied zum einleitenden Kapitel, das sich leicht liest, stellen diese Teile der Untersuchung – den philosophischen Ansprüchen des Autors entsprechend – recht hohe Anforderungen an eine Leserschaft, die höchstens mit einzelnen zentralen Werken der italienischen Aufklärung vertraut ist, darüber hinaus aber über keine fundierte Kenntnis der Quellentexte verfügt. Es handelt sich also weniger um eine Einführung als um eine kompakte Darstellung der italienischen Philosophie des Settecento.

Es gehört ohne Zweifel zu den Vorzügen dieses Vorgehens, dass Rother den Begriff des Glücks als Leitmotiv aller Disziplinen der praktischen Philosophie ausweist: So erhob Beccaria das Streben nach Glück zum Prinzip der grundlegenden 'Wissenschaft vom Menschen' ('scienza dell'uomo'), während der Begriff des Glücks bei Pietro Verri als 'Scharnierstück' (p. 74) seines Moral, Politik und Ökonomie umfassenden Systems der praktischen Philosophie fungierte. Der Glücksdiskurs der italienischen Philosophen beschränkt sich dabei nicht auf einen individualistisch gedeuteten Eudämonismus, sondern diese verwenden einen utilitaristisch definierten Begriff des öffentlichen Glücks, der in verschiedenen Varianten der Formel vom grössten Glück der grössten Zahl expliziert wird. Der Schotte Francis Hutcheson hatte den Ausdruck "the greatest happiness for the greatest numbers" bereits als Kriterium zur moralischen Qualifizierung von Handlungen verwendet. Darüber hinaus konnten die Italiener auch auf den Franzosen Helvétius zurückgreifen, der das öffentliche Interesse definierte als "l'utilité du public, c'est-à-dire, du plus grand nombre d'hommes soumis à la même forme du gouvernement" (p. 69). Verri wandelte die Formel im *Discorso sulla felicità* dann zur "maggiore felicità possibile ripartita colla maggiore ugualgianza possibile" ab (p. 68); Beccaria sprach in seinem Hauptwerk *Dei delitti e delle pene* von der "massima felicità divisa nel maggior numero" (p. 70). Dass Rother den

Begriff des Glücks am Beispiel der bedeutenden Mailänder Philosophen Beccaria und Verri erläutert, bedeutet allerdings nicht, dass er nur bei diesen eine Rolle gespielt hätte. Wie er in den folgenden Kapiteln zeigt, ist die utilitaristische Grundorientierung vielmehr für die italienische Philosophie in Mittel- und Norditalien insgesamt charakteristisch: Sie wird bestimmend für ihr Verständnis der Politik und des Strafrechts; sie ist auch dafür verantwortlich, dass die politische Ökonomie zu einer grundlegenden Wissenschaft erhoben wird.

Im Kapitel über die Politische Philosophie geht Rother von einem Konkurrenzverhältnis zwischen den drei Grundorientierungen des Utilitarismus, des Kontraktualismus und des Naturrechtsdenkens aus, die er mit Autoren identifiziert, mit denen sich die italienischen Philosophen auseinandersetzten: So steht Helvétius für den Utilitarismus, Rousseau für den Kontraktualismus, während Autoren wie Grotius, Pufendorf, Burlamaqui und Vattel das Naturrechtsdenken repräsentieren. Folgt man der Einteilung in die Unterkapitel 'Kontraktualismus und Utilitarismus' sowie 'Naturrechtliche Konzeptionen', scheint Rother's Absicht im Nachweis zu bestehen, dass die Italiener keinen reinen Utilitarismus, sondern entweder einen 'kontraktualistisch fundierten Utilitarismus' (p. 142) oder ein 'utilitaristisch moderiertes Naturrecht' vertraten (p. 166). Ersterer wird u.a. am Beispiel Beccarias erläutert, der seine vertragstheoretische Begründung des Staates in kritischer Auseinandersetzung mit Rousseau entwickelte: Beccaria ging davon aus, dass die Freiheit, die den Menschen im Naturzustand zukommt, insofern 'unnützlich' ist, als diese ständig bedroht ist. Diese Unsicherheit bildet das wesentliche Motiv für den Gesellschaftsvertrag, in dem die Menschen auf einen Teil ihrer ursprünglich unbeschränkten Freiheit verzichten, um dafür den verbleibenden Rest zu sichern. Die Souveränität versteht er als 'öffentliches Depositum' desjenigen Teils der Freiheit, den die Einzelnen opfern. Da Beccaria sich damit deutlich von der durch Rousseau postulierten 'aliénation totale' distanziert, wonach der Einzelne seine ganze Freiheit in den Gesellschaftsvertrag einbringt, spricht Rother im Bezug auf Beccarias Vertragstheorie von einem 'Minimalismus'. Diesen stelle Beccaria unter den Anspruch der utilitaristischen Glückmaxime, wenn er fordere, der zu opfernde Teil der Freiheit sei auf die 'minima porzion possibile' zu beschränken. Sieht man in dieser Formulierung das Spiegelbild des Postulats der 'massima felicità possibile', so wird deutlich, dass Freiheit und Glück sich gegenseitig bedingen: Je geringer der Anteil an geopferter Freiheit, desto grösser ist das Glück. Vor dem Hintergrund dieser Überlegungen ist denn auch Beccarias These zu verstehen, die Gesetzgebung sei der utilitaristischen Maxime von der 'massima felicità divisa nel maggior numero' zu unterstellen.

Für das 'utilitaristisch moderierte Naturrecht' steht die 'Wissenschaft' der Politik von Agostino Paradisi. Im Unterschied zu Beccaria kritisierte dieser Hobbes' These, dass der Naturzustand ein Kriegszustand sei. Er ging vielmehr davon aus, dass die Menschen im Naturzustand frei und gleich sind und als eine einzige Familie ohne Oberhaupt friedlich zusammenleben. Paradisi entwickelte keine Vertragstheorie des Staates, sondern stellte den durch die gesellige Natur des Menschen motivierten Übergang vom Naturzustand in den gesellschaftlichen Zustand entwicklungsgeschichtlich dar. Die Fiktion eines ursprünglichen Zustandes der Freiheit und Gleichheit diene ihm jedoch dazu, das Naturrecht zu begründen, dessen wesentliche Aufgabe er in der Sicherung der Freiheit sah. Für Paradisi's Verständnis des Staates scheint wesentlich zu sein, dass das Naturrecht auch im Gesellschaftszustand

seine Gültigkeit behält und so zum Garanten für die Rechtmässigkeit der bürgerlichen Gesetze wird. Auf dieser Grundlage habe Paradisi in der Zweckbestimmung der bürgerlichen Gesetze die utilitaristische Glücksmaxime mit dem naturrechtlichen Anspruch auf Freiheit verbunden.

Ich bezweifle, dass die Trennung zwischen Kontraktualismus und Naturrecht, die Rother hier vornimmt, zu überzeugen vermag. Sie wirkt einmal schon künstlich, weil die Vertragstheorie des Staates im Rahmen der modernen Naturrechtstheorie entwickelt wurde – wobei natürlich einzuräumen ist, dass verschiedene Autoren durchaus unterschiedliche Auffassungen darüber hatten, was das Naturrecht sei. Dann scheint die Trennung aber auch bei der Interpretation von Beccarias Hauptwerk *Dei delitti e delle pene* bald an ihre Grenzen zu stossen. Das führt Rother dem Leser im Kapitel über die Strafrechtsphilosophie selbst vor Augen, in dem er Beccaria als eminenten Vertreter des Präventionskonzepts (im Gegensatz zum Vergeltungskonzept) der Strafe vorstellt. Hier betont er zwar auf der einen Seite, dass der Gedanke der effizienten Verbrechensprävention erst auf der Grundlage des Utilitarismus, d.h. mit Blick auf die optimale Sicherung maximalen Glücks, zentrale Bedeutung erlangen konnte (p. 227). Wenn er Beccarias Argumentation für die ‘Milde der Strafen’ erläutert, weist er aber darauf hin, dass dieser dabei nicht nur deren Nutzen für die Öffentlichkeit in Betracht zog, sondern auch auf die Menschenrechte (‘diritti degli uomini’) rekurrierte, weshalb der Verbrecher für ihn immer eine Person bleiben musste und niemals eine Sache werden durfte (p. 245f.). Im Zusammenhang mit der Kritik an der Todesstrafe hebt Rother dann positiv hervor, dass Beccaria im Unterschied zu Rousseau (der die Todesstrafe rechtfertigte) auf den Rechten des Einzelnen insistierte. Man müsse deshalb zum Schluss kommen, dass Beccaria “auf eine unter utilitaristischen Prämissen gestellte Frage, nämlich nach dem Nutzen der Todesstrafe, zu einer den Kontraktualismus *naturrechtlich* begrenzenden, ja modifizierenden Antwort” gelangte (p. 258; Hervorhebung von SZu). Ausgehend von diesem Befund drängt sich die Schlussfolgerung auf, dass Beccarias Kontraktualismus vom Naturrechtsdenken nicht zu trennen ist.

Mit diesen selektiven Bemerkungen ist Rother Darstellung der Strafrechtsphilosophie, die im Milieu der Mailänder Accademia dei Pugni entstand, aber bei Weitem nicht erschöpft. Hier erfahren nicht nur Beccarias Hauptwerk sowie dessen Ausstrahlung und Rezeption eine ausführliche Würdigung, sondern es wird auch etwa Pietro Verris Kritik an der Folter in die Untersuchung einbezogen. Das abschliessende 7. Kapitel ist der Politischen Ökonomie gewidmet, die sich erst im 18. Jahrhundert zu einer eigenständigen wissenschaftlichen Disziplin entwickelte. Obwohl Joseph Schumpeter Beccaria als ‘den italienischen Adam Smith’ bezeichnete, haben die *Elementi di economia pubblica* – es handelt sich dabei um ein Vorlesungsmanuskript, das Beccaria nicht zur Publikation bestimmte – nie die Berühmtheit des *Wealth of Nations* erlangt (p. 299f.). Wie in den anderen Kapiteln beschränkt sich Rother auch hier nicht auf Beccarias Beitrag zum Thema, sondern er berücksichtigt auch Pietro Verris *Meditazioni sulla economia politica* und eine Reihe weiterer Schriften. Wenn er ‘Grundtheoreme’ wie die Wert- und Geldtheorie, das Verhältnis von Preis, Angebot und Nachfrage oder die Theorie des Handels bespricht, geht es ihm um den Nachweis, dass die nord- und mittelitalienische politische Ökonomie eine Wissenschaft auf der Höhe ihrer Zeit war. So verabschiedeten die italienischen Philosophen den auf die Landwirtschaft

verengten Reproduktionsbegriff der Physiokraten und vertraten einen konsequenten Wirtschaftsliberalismus. Obwohl die Mehrzahl von ihnen das Recht auf Eigentum als notwendige Bedingung für die persönliche Freiheit und die bürgerliche Gesellschaft verteidigten, wandten sich Autoren wie Agostino Paradisi oder Alfonso Longo auch Fragen der gerechten Verteilung sowie der Sozialverpflichtung des Eigentums zu, die bereits über die Aufklärung hinausweisen.

Es bleibt anzumerken, dass Rothers Studie vorzüglich recherchiert ist und durch eine umfassende Bibliographie ergänzt wird. Indem sie einen konzentrierten Aufriss der nord- und mittelitalienischen Philosophie der Aufklärung bietet, stellt sie sowohl eine Einladung wie auch einen idealen Ausgangspunkt zur weiteren Beschäftigung mit den behandelten Texten und Themen dar.

Simone Zurbuchen (Fribourg)

Daniel SCHMID: *Heinrich Bosshard – ein Leben zwischen zwei Welten*, Genève: Slatkine, 2002 (= Travaux sur la Suisse des Lumières 4), 200 p., ill.

Neben Ulrich Bräker (1735–1798) ist Heinrich Bosshard (1748–1815) der einzige Bauer im ausgehenden schweizerischen Ancien Régime, der eine noch zu Lebzeiten gedruckte Autobiographie verfasste hatte. Bei der vorliegenden Arbeit handelt es sich um eine unter Kaspar von Greyerz entstandene Lizentiatsarbeit. Ihr Erscheinen ist um so erfreulicher, als zwar Heinrich Bosshards 1804 bzw. 1810 (zweiter Teil) erschienene Autobiographie bekannt war und ist und vereinzelt auch untersucht wurde, er selber aber nie Gegenstand einer Monographie geworden war. Dass nun ein Historiker sich mit ihm und seinem Werk auseinandersetzt, ist auch deshalb spannend, weil der Autor Daniel Schmid sich kenntnisreich und immer quellennah in die sozioökonomischen und politischen Niederungen von Gemeinde und Region begibt, um in ‘dichter Beschreibung’ (Clifford Geertz) eine Phase starken Wandels aus der Perspektive Heinrich Bosshards zu untersuchen, indem gefragt wird, wie dieser diese Umbruchszeit erlebte und “welche Auswirkungen sie auf die Selbstdarstellung in seiner Autobiographie” (p. 8) hatte. Die Quellenlage erweist sich als nicht ungünstig. Neben der zweibändigen Lebensgeschichte gibt es eine Reihe weiterer im Druck erschienener Schriften Bosshards, sowie handschriftliche Quellen wie Briefe und agrarreformerische Schriften, insbesondere Antwortschreiben auf die Preisfragen der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich für die Jahre 1774 bis 1793.

Die Arbeit gliedert sich in vier Schwerpunkte: Auf die Lebensgeschichte folgt das sozialpolitische und ökonomische Umfeld; Teil drei behandelt Bosshards Verhältnis zur Volksaufklärung und der vierte Teil ist dem ‘Spätpietisten’ Bosshard gewidmet. Als ein mögliches Motiv für die Abfassung der Autobiographie erwägt der Autor, neben der Anregung durch den Herausgeber Johann Georg Müller von Schaffhausen (Bruder des Historikers Johannes von Müller) und durch literarische Modelle, den Wunsch Bosshards, die “Erfahrung von Brüchen, Krisen, Unvereinbarkeiten und Widersprüchen im eigenen Leben” (p. 37) schreibend zu verarbeiten. Schmid spricht denn von einer therapeutischen Wirkung des Schreibens, ja, von einer

Entlastungsfunktion. Die Familie, in der Bosshard aufwuchs, gehörte zu der Gruppe der Kleinbauern ('Tauner'), die darauf angewiesen waren, zusätzlich als Tagelöhner (etwa in den Reben des Winterthurer Bürgertums) arbeiten zu können. Es gelang dem jungen Bosshard, ein weitgespanntes Netz ausserdörflicher Klientelbeziehungen zu knüpfen. Dabei kann Schmid überzeugend nachweisen, dass Bosshards Position innerhalb der Gemeinde Elsau weniger marginal war, als dieser sie in seiner Lebensgeschichte darstellte. In den achtziger Jahren übernahm er sogar Leitungsfunktionen auf Gemeindeebene. Sein Bildungsweg (er arbeitete später als Feldvermesser), der von seinen Winterthurer Gönnern unterstützt wurde, führte ihn in eine "doppelte Isolierung" (p. 74), indem ihn das Lesen weltlicher Literatur von seinem sozialen Umfeld entfremdete, ohne dass er in den gebildeten Kreisen aufgenommen worden wäre. Von 1774 bis 1793 beantwortete Bosshard 22 der insgesamt 23 Preisfragen der Naturforschenden Gesellschaft (diejenige von 1787 beantwortete er nicht, weil er in Dessau weilte und man ihm die Frage nicht hatte zukommen lassen), wofür er, ausgenommen bei der letzten, jeweils einen Preis erhielt. Er war damit der mit Abstand erfolgreichste Teilnehmer. Schmid zitiert zum Teil ausführlich aus Bosshards Antworten (p. 102–110). Dabei ist nach Schmid auffallend, wie wenig Bosshard davon in seiner Autobiografie Aufhebens macht und nur gelegentlich erwähnt, wie experimentierfreudig er, trotz seines bescheidenen Bauerngutes, war.

Der 'Spätpietist' Bosshard verfügte über ein erstaunliches Beziehungsnetz und stand in regem Austausch mit zahlreichen Personen, u. a. mit Lavater, mit dem Zürcher Antistes Johann Jakob Hess und dem Württemberger Philipp Hahn, dessen Erbauungsstunden ihn tief beeindruckten, so dass er sich von diesem anregen liess, in Winterthur eigene Erbauungsstunden zu halten.

Von den verschiedenen Anhängen sind insbesondere die Liste von Bosshards erwähnter bzw. gelesener Literatur (darunter zahlreiche Buchgeschenke von Gönnern) und die Übersicht über seine Antwortschriften zu den Preisaufgaben der Ökonomischen Kommission aufschlussreich. Alles in allem ist die Arbeit zu loben. Sie macht unter anderem auch auf die Dringlichkeit breit abgestützter Forschungen zur Zürcher Volksaufklärung, insbesondere zur Ökonomischen Kommission der Naturforschenden Gesellschaft aufmerksam. Zu kritisieren bleibt lediglich, dass der breit eingeführte 'mikrohistorische Ansatz' (p. 8–20) gegenüber der tatsächlich von Schmid geleisteten eindrücklichen Arbeit (wie Quellenkritik, Texthermeneutik und sozioökonomische Kontextualisierung) nicht wirklich aktiviert wurde – mit Ausnahme des Grundsatzes, die "Theorie der behandelten Objekte, das heisst ihre Wahrnehmungen und Deutungen", ernst zu nehmen.

Alfred Messerli (Zürich)

Andreas Urs SOMMER: *Geschichte als Trost. Isaak Iselins Geschichtsphilosophie*, Basel: Schwabe, 2002, 128 p.

Die 1764 anonym erschienenen "Philosophischen Mutmaßungen über die Geschichte der Menschheit" dürfen als das Hauptwerk des Basler Ratsschreibers und Aufklärers Isaak Iselin gelten. Moses Mendelssohn schrieb in seiner Rezension für die Zeitschrift "Allge-

meine deutsche Bibliothek”: “Wir haben selten in einem Werke von so kleinem Umfange so viele erhabne Ideen, so viel ergötzende Aussichten, und so viel lehrreiche Anmerkungen angetroffen. Philosophie und Kenntniß der Geschichte zeigen sich hier in ihrem Triumphe.” 1768 und 1779 wurde das Buch in jeweils überarbeiteter und erweiterter Form publiziert. Es trug nun den Titel “Isaak Iselin über die Geschichte der Menschheit”. Weitere Auflagen in den Jahren vor und nach Iselins Tod 1782 belegen die Beliebtheit, die das Werk gegen Ende des 18. Jahrhunderts – nicht bloss in akademischen Kreisen – genoss. Nach 1800 geriet es schnell in Vergessenheit und verblieb darin, im Grunde bis heute.

Andreas Urs Sommer unternimmt es mit seinem Büchlein, Iselins Vorstellungen vom Gang und vom Sinn der Geschichte nachzuzeichnen sowie ihre ideengeschichtlichen Grundlagen und Bezüge offenzulegen. Er tut dies auf eine klare, nachvollziehbare Weise, mit kritischer Distanz, aber doch in der Überzeugung, dass Iselin Fragen von andauernder Aktualität behandelt: Was sind die Triebkräfte der Geschichte? Gibt es einen Fortschritt? Was ist veränderlich und was auf alle Zeiten konstant? Lassen sich aus der Vergangenheit Prognosen für die Zukunft ableiten?

Iselins Grundüberzeugung lautet: Der Mensch ist seiner Natur nach ein sich ständig wandelndes Wesen. Er ist gesellig und in der Gemeinschaft lernfähig. Vor allem ist ihm ein Trieb zur Vollkommenheit eingegeben, der ihn zum Guten streben lässt. Die Geschichte der Menschheit ist daher, insgesamt betrachtet, durch eine Zunahme an Vernunft und Humanität gekennzeichnet. Iselin glaubt an den Fortschritt: Er denkt an Wissenschaften und Künste, an Wirtschaft, Politik und Technik; in erster Linie aber meint er moralische Vervollkommnung. Der Weg zum fernen Ziel der Glückseligkeit ist dabei jedoch in keiner Weise geradlinig, sondern gewunden und ungemein mühsam. Die Geschichte zeigt, dass gesittete Völker für Jahrhunderte in Barbarei zurückfallen können. Das ‘finstere’ Mittelalter dient Iselin, der hier noch ganz dem Geschichtsbild seiner Zeit verpflichtet ist, als exemplum eines solchen Rückschritts.

Der Mensch ist nach Iselin kein Wesen, das durch den Sündenfall auf alle Zeiten verdorben ist. Auch die Diagnose der sich auf Hobbes berufenden Pessimisten – homo homini lupus – lässt er als Gattungsprinzip nicht gelten. Andererseits glaubt er nicht an die von Leibniz angenommene ‘prästabilisierte Harmonie’. Die Menschen bestimmen die Richtung der Geschichte. Die Vervollkommnung ist deshalb immer wieder gefährdet. Am entschiedensten wendet sich Iselin gegen die Thesen des aufgeklärten Antiaufklärers Rousseau, der einen Zusammenhang zwischen wissenschaftlichem Fortschritt und ethischem Verfall konstatiert hatte. Für Rousseau stellte sich die Geschichte, die seiner Ansicht nach mit einem idealen Naturzustand begann, als Prozess zunehmender Degeneration dar. Iselin hingegen verlegt das goldene Zeitalter aus der fernen Vergangenheit in eine ferne Zukunft und eröffnet der Menschheit tröstliche Aussichten. Sommer betont am Ende seiner Studie, dies sei eine Glaubensfrage, die mit historischen oder empirischen Evidenzen wenig zu tun habe – letztlich eine “fromme Überzeugung” (p. 119–120). Die Geschichtsphilosophie füllt Lücken, die durch das Schwinden religiöser Gewissheiten entstanden sind.

Das Büchlein ‘Geschichte als Trost’ ist ein wissenschaftlicher Essay. Er ist verständlich geschrieben, der gelehrte Apparat verhältnismässig knapp gehalten. Zwar kommt Iselin in Zitaten ausführlich zu Wort, doch steht nicht die Paraphrase, sondern die Analyse im Vor-

dergrund. Auf einige wortreiche Wiederholungen, durch die schon Iselins Werk geprägt ist, hätte man freilich ebenso verzichten können wie auf einige sprachliche Ausrutscher („Das ‘joint-venture’ von Philosophie und Geschichte“: p. 53 und 56; die ‘Light-Version des Bonum-durch-Malum-Schemas’, p. 111). Wünschenswert wäre eine genauere Untersuchung von Iselins Quellen, den Grundlagen seiner umfassenden Bildung, gewesen. Ulrich Im Hof hat hierzu in seinem Buch ‘Isaak Iselin und die Spätaufklärung’ (Bern 1967) wichtige Hinweise gegeben und die rund 120 Schriften von Homers ‘Ilias’ bis Georg Forsters ‘A voyage round the world’ aufgeführt, die der Autor der ‘Geschichte der Menschheit’ allein für seine völkerkundlichen Ausführungen benutzt hat. Insgesamt führt Andreas Urs Sommer jedoch auf überzeugende Weise vor Augen, dass der Basler Ratsschreiber ein philosophischer Kopf, ein überaus kenntnisreicher, in manchem origineller Denker gewesen ist. Es erscheint vor diesem Hintergrund als Desiderat, Iselins Schriften im allgemeinen, die ‘Geschichte der Menschheit’ im besonderen, in einer modernen und kommentierten Ausgabe, vielleicht auch in Form einer Anthologie, wieder einem breiteren Leserkreis zugänglich zu machen.

Holger Jacob-Friesen (Karlsruhe)

Danièle TOSATO-RIGO et Nicole STAREMBERG GOY (éd.): *Sous l’œil du consistoire: sources consistoriales et histoire du contrôle social sous l’Ancien Régime*, Lausanne: Études de Lettres, 3, 2004, 216 p.

“Instance caractéristique des pays protestants” (p. 5), le consistoire réformé, chargé de veiller au respect des bonnes mœurs et de la religion dans la société d’Ancien Régime, était en quelque sorte prédestiné à devenir l’objet d’étude privilégié de l’histoire du contrôle social. Or, cette histoire a connu depuis près de quarante ans un succès étourdissant, devenant le moyen déterminant pour tenter d’expliquer les mutations de la société d’Ancien Régime. Depuis les travaux de Gerhard Oestreich dans les années soixante, et en lien étroit avec les thèses weberiennes sur la rationalisation de l’État, elle a été vue comme l’une des clés de compréhension de l’émergence de l’État moderne, son étude se développant principalement sur l’axe de la réduction entre normes et pratiques dans la société d’Ancien Régime. Plus récemment, ce champ de recherche a été mis en relation avec celui de la professionnalisation: par ce terme on entendait décrire, non pas seulement la polarisation confessionnelle de l’Europe des XVII^e et XVIII^e siècles, mais également l’inculcation des normes sociales à la population par les autorités religieuses et politiques des nouveaux États confessionnels. Or, comme le relève Danièle Tosato-Rigo dans son introduction, la professionnalisation attribuée “à la religion, notamment par le biais de l’activité des consistoires, un rôle essentiel dans le processus disciplinaire conçu comme action concertée” (p. 7). C’est dire si l’historiographie confère désormais à l’étude des pratiques consistoriales un statut particulier dans l’approche de la société d’Ancien Régime. Mais si les relations du religieux et du politique dans le processus disciplinaire ont été largement débattues ces dernières années (avec les travaux récents de Heinz Schilling proposant désormais de séparer histoire religieuse et histoire

politique dans le domaine du contrôle social), le paradigme de la professionnalisation reste quant à lui l'objet d'un assez large consensus théorique et d'une application relativement uniforme à la réalité locale.

Or, c'est précisément la chance de la Suisse romande que de ne pas encore avoir connu de telles applications sous la forme d'études globales visant à élucider tous les tenants et aboutissants de la pratique consistoriale selon des modes d'interprétation peut-être trop rigides. C'est donc une partie de cette lacune que le présent ouvrage vient combler, non sans chercher précisément à se profiler par rapport aux grilles de lecture de l'historiographie récente. Structuré autour de deux axes principaux ("acteurs et enjeux de la discipline consistoriale"; "des usages de la justice consistoriale"), ce précieux volume comporte un nombre d'études de valeur certes variable, mais éclairantes quant à la diversité des pratiques consistoriales et renouvelant, me semble-t-il, de façon substantielle l'étude de la discipline sociale en Suisse romande – quoique des études très fines soient également menées sur des consistoires allemands et français. S'il ne nous est pas possible dans le cadre restreint de cette recension de présenter l'ensemble de ces contributions, on relèvera en tout cas celles qui intéresseront plus spécifiquement les dix-huitiémistes: l'étude de Danièle Tosato-Rigo sur le contrôle social de la population huguenote à Lausanne durant le Refuge; l'article de Michèle Robert sur les manifestations de résistances populaires dans les archives consistoriales de Neuchâtel du XVI^e au XVIII^e siècle; celui que Corinne Walker consacre à la politique somptuaire à Genève du XVI^e au XVIII^e siècle; les pages de Philippe Henry sur le contrôle social dans le Pays de Neuchâtel au XVIII^e siècle; celles, enfin, qu'Elisabeth Salvi et Nicole Staremberg Goy vouent chacune à l'étude du contrôle de la violence, respectivement à Vevey et à Lausanne.

On soulignera enfin que la plupart de ces études conduisent à lire la période d'avènement et d'installation des consistoires non comme une série *d'événements* mais bien comme un *processus* permettant de saisir l'application variable, sur la base d'une compréhension théologique commune, de choix institutionnels parfois largement divergents au plan local (cf. l'article de Christian Grosse, en tête de l'ouvrage). Ce constat d'une variété des formes institutionnelles de la législation consistoriale souligne donc l'importance du comparatisme historique et de la micro-histoire en la matière et permet ainsi de rompre avec la logique uniformisatrice d'une historiographie parfois trop largement coupée de ses sources. Un tel type d'approche permet aussi, en fin de compte, et comme le relève Christian Grosse, de rendre "à l'époque moderne l'épaisseur de son altérité, de l'étrangeté qu'elle représente pour nos catégories et nos valeurs" (p. 28). C'est n'est sans doute pas le moindre mérite de cet ouvrage.

*Pierre-Olivier Lécho*t (Neuchâtel)

Simone ZURBUCHEN: *Patriotismus und Kosmopolitismus. Die Schweizer Aufklärung zwischen Tradition und Moderne*, Zürich: Chronos, 2004, 199 p.

Die hier anzuzeigende Aufsatzsammlung von Simone Zurbuchen verfolgt die These, dass die Aufklärung in der Schweiz einen eigenen Charakter hatte und sich nicht bloss auf die Rezeption französischer, deutscher oder englischer Aufklärungskonzepte beschränkt hat. In einem diachronen Schnitt, der mit Beat Ludwig von Muralt's *Lettres sur les Anglais et les Français* anfängt und bis zu Jacques Henri Meisters *Esquisses Européennes* das gesamte 18. Jahrhundert abdeckt, durchleuchtet Simone Zurbuchen die Schweizer Aufklärung von unterschiedlichen Gesichtspunkten aus, wobei begriffsgeschichtliche, gesellschaftstheoretische und kulturgeschichtliche Aspekte so zueinander in Beziehung gesetzt werden, dass sie sich gegenseitig erhellen und die Komplexität des Themas reduzieren, ohne in Unschärfen oder einseitige Beurteilungen zu verfallen. Die Studien Zurbuchens basieren auf einem genauen Quellenstudium, so dass die Argumentation gewissermassen auf Schritt und Tritt belegt und überprüfbar ist. Die Studie bietet damit nicht nur Analyse, sondern auch handfeste Information. Die neun Aufsätze sind in einer klaren und schnörkellosen Sprache geschrieben und machen die Aneignung der zum Teil anspruchsvollen philosophischen und gesellschaftstheoretischen Themen zu einem wahren Vergnügen. Ein Muss für die Bibliothek aller DixhuitièmistInnen!

Das ambivalente Verhältnis gegenüber der französischen Aufklärung wird an Beat Ludwig von Muralt's *Lettres sur les Anglais et les Français* (1725 und 1728 veröffentlicht, zwischen 1690 und 1700 verfasst) sichtbar gemacht. Von Muralt reagiert hier auf den kulturellen Suprematianspruch Frankreichs und deutet die 'Unzivilisiertheit' der 'barbarischen' Schweizer als Ausdruck einer moralischen Überlegenheit, die aus der Einfachheit der Sitten und der Tugend resultiere. Von Muralt geht aber noch weiter und macht auch vor der Kritik der Gelehrsamkeit nicht Halt. Damit wird die Selbstbehauptung der schweizerischen Nation gegenüber dem Universalitätsanspruch der französischen Nation zum Ursprung einer Aufklärungskritik, die dann von Rousseau ins Prinzipielle gewendet wurde. Am Beispiel der *école romande du droit naturel* zeigt Zurbuchen, wie Schweizer Gelehrte an der Popularisierung der Wissenschaften mitwirkten. Die Westschweizer Naturrechtsschule nahm dabei eine wichtige Vermittlerfunktion zwischen Deutschland und Frankreich wahr, da das Naturrecht an den französischen Universitäten verboten blieb. Vermittelt durch Rousseau entfaltete sie aber auch auf das politische Denken in der Schweiz eine starke Wirkung, diente sie diesem doch zur Entfaltung seiner kulturkritischen Thesen.

In den 1760er Jahren bildet sich die durch von Muralt erstmals formulierte moralische Überlegenheit der unzivilisierten Schweizer Hirten zur Ideologie der eidgenössischen Tugend. Das theoretische Fundament liefert Montesquieus Staatslehre, welche die Tugend zum Leitwert der Republiken deklariert hatte. Am Beispiel der Helvetischen Gesellschaft und der patriotischen Schriftsteller Johann Jakob Bodmer und Isaak Iselin zeigt Zurbuchen, wie dieser Leitwert mit der faktisch aufkommenden modernen Ökonomie in Konflikt gerät (Luxuskritik). Der ebenfalls schon bei von Muralt vorliegende kulturkritische Zug manifestiert sich in der Tatsache, dass die Helvetische Gesellschaft nicht zum Typus der aufklärerischen Gesellschaft wird. Zurbuchen kommt zum Schluss, dass der helvetische Patriotismus

keineswegs kosmopolitisch und auf eine verfassungsmässige Reform der Schweiz hin ausgerichtet gewesen sei, sondern dass er lediglich die allerdings folgenreiche Ideologie des 'Sonderfalls Schweiz' initiiert und in dieser Form seine Wirkung entfaltet habe.

Die deutsch-schweizerischen Kulturbeziehungen sind in der wissenschaftlichen Literatur vor allem im Hinblick auf die Entstehung des 'Mythos Schweiz' untersucht worden. Zurbuchen lenkt den Blick auf die politische Theorie, die um 1760 im Mittelpunkt der Diskussion zwischen Eidgenossenschaft und deutschem Reich stand. Die Kontroverse drehte sich um die Frage, ob Republik oder Monarchie die bessere Staatsform sei. Am Beispiel der Auseinandersetzung der Schweizer Aufklärer (Bodmer, Zimmermann, Iselin) mit Thomas Abbt und Moses Mendelssohn werden die Argumentationslinien freigelegt, die schliesslich in Kants praktischer Philosophie als republikanisches Erbe ihren Niederschlag finden sollten.

Die Achtziger Jahre werden in Deutschland zu einer Epoche der Selbstreflexion der Aufklärung. Die Kritik der 'Schwärmerei' avanciert dabei zu einem der wichtigsten Themen der deutschen Popularphilosophie. Am Beispiel von Heinrich Corrodis und Leonhard Meisters Auseinandersetzung mit den Stellungnahmen Lavaters wird deren Verständnis von Aufklärung und Religion und deren Rolle in Staat und Gesellschaft dargestellt. Als Charakteristikum der Schweizer Aufklärung kann daraus eine gemässigte, tendenziell konservative Aufklärung abgeleitet werden. Allerdings zeigen die Schriften Corrodis und Meisters, dass diese Position nicht aus provinzieller Abgeschiedenheit resultiert, sondern in konstruktiver Auseinandersetzung mit den aktuellen Diskussionen in Europa erfolgt.

An Rousseaus Naturzustandstheorie und Iselins Fortschrittstheorie arbeitet sich Johann Heinrich Pestalozzi in seinen *Nachforschungen* ab, um die Aporie zu lösen, die durch das komplizierte Verhältnis von Tugend, Freiheit und Wohlstand sowie ihren Auswirkungen auf das Staats- und Gemeinwesen entstehen. Die *Nachforschungen* werden von Zurbuchen nicht wie üblich als eine Art politische Anthropologie gelesen, sondern als ein Werk mit geschichtsphilosophischer Ausrichtung interpretiert. Demnach resultiert Pestalozzis Konzept der Sittlichkeit aus einer normativ-rechtlichen und einer geschichtsphilosophischen Analyse der Gesellschaft. Allerdings bleibt bei Pestalozzi die Frage nach der historischen Bedeutung dieses Auswegs offen.

Die Auseinandersetzung mit der Französischen Revolution wird am Beispiel Jacques Henri Meisters demonstriert. Meister musste wegen einer religionskritischen Schrift Zürich fluchtartig verlassen und hat als Mitarbeiter und Nachfolger von F.M Grimms *Correspondance littéraire* im Kreise der *philosophes* um Diderot Karriere gemacht. Der Radikalaufklärer wurde in Paris Zeuge der Jakobinerherrschaft und entkam nur knapp den jakobinischen Säuberungen. Seine Entwicklung ist insofern bemerkenswert, als er sich vom radikalen Religionskritiker zum Verteidiger des Christentums und zum Kritiker der Aufklärung entwickelt hat. Zurbuchen zeichnet nach, wie Meister aus der Analyse der Religion zu einem Modell des Funktionierens öffentlicher Meinung kommt. Die Analyse der Logik der öffentlichen Meinung wird für Meister zu einem Schlüssel, um das Verhältnis von Philosophie und Revolution zu erklären und führt ihn zur Kritik der Aufklärung, die sich als Ideologie an die Stelle der Religion gesetzt habe.

Bettina Volz (Basel)

Neuerscheinungen / Nouvelles parutions

Zusammengestellt von / Collecté par Jean-Daniel Candaux et Marius Michaud

Monografien / Monographies

- Acht Jahrhunderte Juden in Basel. 200 Jahre Israelitische Gemeinde Basel.* Hrg.: Heiko Haumann, Basel: Schwabe, 2005, 313 p., Ill. [betrifft auch die 1805 erstmals in den Quellen erwähnte jüdische Gemeinde].
- Ackermann, Felix: *Christian Franz Freiherr von Eberstein (1719–1797): ein gelehrter Domherr des Basler Domkapitels im 18. Jahrhundert.* Mit Beitr. von Therese Wollmann et al., hg. vom Verein Freunde des Doms zu Arlesheim, Basel: Schwabe, 2004, 426 p., Ill., Stammtaf.
- Badertscher, Kurt: *Leinenweber am Aabach. 250 Jahre Geschichte eines aargauischen Industriestandorts.* Baden: hier + jetzt, 2004, 112 p., ill. [betrifft auch den Indienne-Druck im 18. Jahrhundert].
- Boller, Thomas; Dubno, Werner: *Zürcher Möbel: das 18. Jahrhundert.* Mit Beitr. von Walter R.C. Abegglen und Jürg A. Meier, Zürich: Verlag Neue Zürcher Zeitung, 2004, 336 p., ill.
- Caldelari, Callisto: *Editoria e Illuminismo fra Lugano e Milano,* Milano: Silvestre Bonnard, 2005, 288 p. [contient trois contributions de caractère historico-bibliographique sur la production de l'imprimerie Agnelli de Lugano (1746–1799)].
- Canestrini, Alessandro: Die Scheibenrisse der Sammlung Lavater in Wien. Dans: *Zürcher Taschenbuch*, 125, 2005, p. 1–52, ill.
- Ceschi, Raffaello: Parlare in tribunale. Dans: *Archivio storico ticinese*, 2005, 137, p. 57–66 [concerne aussi la pratique judiciaire de l'Ancien Régime].
- Creare un nuovo Cantone all'epoca delle rivoluzioni. Ticino e Vaud nell'Europa napoleonica, 1798–1815 / Créer un nouveau Canton à l'ère des révolutions. Tessin et Vaud dans l'Europe napoléonienne, 1798–1815.* A cura di Fabrizio Panzera, Elisabeth Salvi, Danièle Tosato-Rigo. Bellinzona: 'Bollettino storico della Svizzera italiana', Prahins: 'Revue Historique vaudoise', 2004, 378 p. [Atti delle giornate di studio tenutesi a Bellinzona e a Losanna il 13–14 marzo e l'11 aprile 2003].
- Das Sarganserland. Reiseberichte und Erzählungen aus der Zeit zwischen 1750 und 1950,* Mels: Sarganserländer Verlag, 2004, 272 p., ill.
- Der Bockenkrieg 1804: Aspekte eines Volksaufstandes.* Hg. von Joseph Jung et al., Zürich: Verlag Neue Zürcher Zeitung, 2004, 168 p., ill.
- Der Genfer Psalter und seine Rezeption in Deutschland, der Schweiz und den Niederlanden, 16.–18. Jahrhundert,* hg. Eckhard Grunewald, Henning P. Jürgens und Jan R. Luth, Tübingen: Max Niemeyer Verlag, 2004, X–498 p., ill., fac-sim., mus. [à relever, p. 263–281: Irmgard Scheitler: Der Genfer Psalter im protestantischen Deutschland des 17. und 18. Jahrhunderts; p. 359–369: Andreas Marti: Die Rezeption des Genfer Psalters in der deutschsprachigen Schweiz und im rätoromanischen Gebiet; p. 371–389: Alfred Ehrensperger: Die liturgische Rezeption des Lobwasser-Psalters in der Zürcher Kirchen im 17. und 18. Jahrhundert; p. 391–410: Hans-Jürg Stefan: Johann Kaspar Lavaters *Specialgravamen* gegen den Gesang des Lobwasserschen Psalmen].
- Dictionnaire de la presse française pendant la Révolution 1789–1799,* sous la direction de Gilles Feyel. *La presse départementale*, t. I, Ferney-Voltaire: Centre international d'étude du XVIIIe siècle, 2005, lxi–444 p.
- Die Bibliothek des Benediktinerklosters Rheinau in der Zentralbibliothek Zürich. Dans: *Librarium*, 48: 2005, 1, p. 1–87. [à relever, p. 2–9: Hermann Köstler: Die Bibliothek des Benediktinerklosters Rheinau in der Zentralbibliothek Zürich; p. 75–78: Christoph Eggenberger: Die Patres Moritz Hohenbaum van der Meer und Basilius Germann. Zwei gelehrte Benediktiner des 18. Jahrhunderts].

- Dubini, Marco: La 'mala pianta' nei baliaggi. Vicende di politica sanitaria nella Svizzera italiana (1535–1721). Dans: *Archivio storico ticinese* 2005, 137, p. 3–32. ill.
- Dumas, Benoît: *Les Suisses aux galères de France 1601–1793*, Yens sur Morges: Cabédita, 2005, 224 p., ill. (Collection Archives vivantes).
- Erotique de Rousseau*, Etudes Jean-Jacques Rousseau, 14–15 (2003–2004), 456 p., ill.
- Fairweather, Maria: *Madame de Staël*, New York: Carroll & Graf, 2005, xxii–522 p., ill., portr.
- Figurationen des Experten: Ambivalenzen der wissenschaftlichen Expertise im ausgehenden 18. Jahrhundert und frühen 19. Jahrhundert*, hg.: Eric J. Engstrom, Volker Hess, Ulrike Thoms. Frankfurt a.M.; Bern: P. Lang, 2005, 229 p., ill. (Berliner Beiträge zur Wissenschaftsgeschichte. Bd. 7).
- Foerster, Hubert: Der Dank des Vaterlandes: Die Verdienst- und Gedenkmedaillen zum 'Bockenkrieg' 1804. Dans: *Zürcher Taschenbuch*, 125: 2005, p.53–89, ill.
- Fuhrer, Hans Rudolf: *Der Bockenkrieg 1804: Aufstand des Zürcher Landvolkes: Dokumentation*. Au: Militärakademie/ETH Zürich: 2004, 72 p., ill. (Militärgeschichte zum Anfassen, 17).
- Grange, Henri: *Benjamin Constant amoureux et républicain 1795–1799*, Paris: Les Belles Lettres, 2004, 382 p.
- Hofmann, Barbara: *Joseph Anton Koch: das Tagebuch einer Ferienreise an den Bodensee von 1791. Eine Studie zu Inhalt und Form des malerischen Reiseberichts im ausgehenden 18. Jahrhundert*, Frankfurt a.M., Bern: P. Lang, 2004, 495 p., ill. (Europäische Hochschulschriften. Reihe 3, Geschichte und ihre Hilfswissenschaften, Bd. 982).
- Hürlimann, Katja: Holznot oder Holzüberfluss? Wald- und Holznutzung in den Schriften der ökonomischen Gesellschaften Graubündens und der Reiseschriftsteller. Dans: *Bündner Monatsblatt*, 2005, 4, p. 330–370, ill.
- Il Verbano in età napoleonica*. XIII Convito dei Verbanisti-Minusio, 20 settembre 2003. Dans: *Verbanus* 25: 2004, p. 9–146. [à relever, p. 61–88: Avogadro, Cristina: Le relazioni del Dipartimento dell'Agogna con il Canton Ticino; p. 35–59: Ferri, Massimiliano: Il Verbano napoleonico nelle carte dell'Archivio di Stato di Milano; p. 89–113: Marcacci, Marco: Le vie di comunicazione del Locarnese in età napoleonica; p. 11–33: Panzera, Fabrizio: Il Ticino dalla Repubblica Elvetica all'Atto di Mediazione].
- Jean-François Séguier, un Nimois dans l'Europe des Lumières*, Aix-en-Provence: Edisud, 2005, 284 p., ill., portr. [à relever, p. 149–163: Marek Bratun: Le voyage en France du comte Mniszech, de son frère et de leur précepteur [le pasteur suisse Elie Bertrand] chez Jean-François Séguier (juin, juillet, août 1765); p. 247–257: Jean-Daniel Candaux: Les correspondants helvétiques de Jean-François Séguier].
- Jörg, Christoph: Eigenständige Privatbibliotheken in den historischen Buchbeständen der Kantonsbibliothek und des Staatsarchivs Graubünden. Dans: *Bündner Monatsblatt*, 2005, 2, p. 153–177, ill.
- Kirche, religiöse Bewegungen, Volksfrömmigkeit im mittleren Alpenraum – Chiesa, movimenti religiosi e devozione popolare nell'area alpina*. A cura di Rainer Loose, Stuttgart: Landesarchiv-Direktion Baden-Württemberg, 2004, 266 p. [à relever, p. 187–201: J. Jürgen-Seidel: 'Der Herr fordert Treu und Redlichkeit'. Daniel Willi (1696–1755) und der Pietismus in Graubünden].
- Klassizismen und Kosmopolitismus: Programm oder Problem? Austausch in Kunst und Kunsttheorie im 18. Jahrhundert*, hg. von Pascal Griener und Kornelia Imesch. Red.: Franz Müller et al. Bd. 2. Zürich: Schweizerisches Institut für Kunstwissenschaft, 2004, 286 p.
- Krebser, Markus: *Thun und seine Landschaft in der Kunst der Kleinmeister. Druckgraphik von 1548 bis 1868*, Thun: Krebser, 2004, 191 p., ill.
- L'Encyclopédie d'Yverdon et sa résonance européenne, contextes – contenus – continuités*, recueil de travaux édité par Jean-Daniel Candaux, Alain Cernuschi, Clorinda Donato, Jens Häselser, Genève: Slatkine, 2005. (Travaux sur la Suisse des Lumières, 7), 504 p.
- L'horloger du Séraïl aux sources du fantasme oriental chez Jean-Jacques Rousseau*, sous la direction de Paul Dumont et Rémy Hildebrand, textes réunis par Pascal Montandon, Paris: Maisonneuve & Larose, 2005, 197 p., ill., fac-sim., portr. [à relever notamment p. 28–47: Rémy Hildebrand: Isaac Rousseau à Péra; p. 49–67: Thomas David: 'Une autre Genève dans l'Orient', la Congrégation genevoise d'Istanbul au XVIII^e siècle; p. 69–80: Danielle Buysens: Jean-Etienne Liotard (1702–1789), peintre genevois à

- Constantinople et peintre turc à Genève; Christophe A.J.D. van Staen: Conjecture sur le séjour d'Isaac Rousseau en Orient (1705–1711); p. 119–136; Jacques Berchtold: L'empreinte du Bosphore dans l'imaginaire rousseauiste; p. 137–154; Frédéric Lefebvre: Jean-Jacques Rousseau, de la montre du Séralai au gouvernement du *Contrat social*].
- La religion, la liberté, la justice: un commentaire des Lettres écrites de la montagne de Jean-Jacques Rousseau*, sous la direction de Bruno Bernardi, Florent Guénard, Gabriella Silvestrini, Paris: J. Vrin, 2005, 320 p. [en douze chapitres, rédigés par les trois directeurs et par Isabelle Bouvignies, André Charrak, Gabrielle Radica, Céline Spector et Ghislain Waterlot].
- La sensibilité dans la Suisse des Lumières: entre physiologie et morale, une qualité opportuniste*, études dirigées et réunies par Claire Jaquier, Genève: Slatkine, 2005, 371 p. (Travaux sur la Suisse des Lumières, 6).
- Lardi, Massimo: Pena di morte atroce. Un giallo poschiavino del 1768. Dans: *Quaderni grigionitaliani*, 74, 2005, 1, p. 36–44, ill.
- Le rayonnement d'une maison d'édition dans l'Europe des Lumières: la Société typographique de Neuchâtel 1769–1789*. Actes du Colloque organisé par la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel et la Faculté des Lettres de l'Université de Neuchâtel, 31 octobre – 2 novembre 2002, textes publiés par Robert Darnton et Michel Schlup avec la collaboration de Jacques Rychner, Neuchâtel: Bibliothèque publique et universitaire/Hauterive: Editions Gilles Attinger, 2005, 620 p., ill., portr., facsim. [contributions d'André Bandelier, Marie Béguin-Knoepfler, Elissa Bell, Paul Benhamou, Sarah Benharrech, Jean-Daniel Candaux, Alain Cernuschi, Andrew H. Clark, Silvio Corsini, Robert Darnton, Jeffrey Freedman, Philippe Henry, Cecilia Hurley, Renato Pasta, Madeleine Pinault-Sørensen, Thierry Rigogne, Daniel Roche, Jacques Rychner, Michel Schlup, Dominique Varry, Jeroom Vercruysse, Françoise Weil. Index établi par Marie-Christine Hauser avec le concours de Marcel Guerdat et Michael Schmidt].
- Lettre et utopie*, Revue de l'AIRE, recherches sur l'épistolaire, n° 30 (2004), 285 p. [à relever p. 10–22: Laurence Vanoflen: Utopies politiques et usage de la lettre chez Isabelle de Charrière; p. 63–71: Anne-France Grenon: Le motif de l'utopie dans la correspondance de Jean-Jacques Rousseau].
- Linder, Nikolaus: *Die Berner Bankenkrise von 1720 und das Recht. Eine Studie zur Rechts-, Banken- und Finanzgeschichte der Alten Schweiz*. Zürich: Schulthess, 2004, 298 p. (Zürcher Studien zur Rechtsgeschichte, 53).
- Lo sguardo degli altri: L'immagine della Svizzera italiana nei viaggiatori del Settecento*, a cura di Renato Martinoni e Antonio Pelli, Bellinzona: Salvioni, 2004, 166 p., ill.
- Lo spazio insubrico. Un'identità storica tra percorsi politici e realtà socio-economiche (1500–1900)*. A cura di Luigi Lorenzetti e Nelly Valsangiacomo, Lugano: Giampiero Casagrande Editore, 2005, 298 p.
- Maase, Kaspar: Das Messer an der Kehle. Einbildungskraft, Generationenambivalenz und Jugendmedienschutz vom 18. zum 20. Jahrhundert. Dans: *Schweizerisches Archiv für Volkskunde*, 101: 2005, p. 1–19.
- Moser-Verrey, Monique: *Isabelle de Charrière and the Novel in the 18th century*, Utrecht: Universiteit Utrecht, Faculteit der Letteren, 2005, 32 p. (Oratie 6 april 2005).
- Orbis doctus, 1500–1850, perspectieven op de geleerde wereld van Europa: plaatsen en personen, Opstellen aangeboden aan professor dr. J.A.H. Bots*, onder redactie van Guillaume van Gemert, Frans Korsten, Peter Rietbergen & Jan de Vet, Amsterdam & Utrecht: APA-Holland Universiteits Pers, 2005, XII–400 p., ill., portr. [à relever entre autres, p. 325–337: Antony McKenna: From village to the 'Republic of Letters', the intellectual adventures of the young Pierre Bayle according to the testimony of his correspondence].
- Pikulik, Lothar: Schweizer Landschaft in Schillers 'Wilhelm Tell' – Form und Funktion. Dans: 'Freude an der Wissenschaft'. *Festschrift für Rolf Max Kully. Zur Feier seines 70. Geburtstages am 20. September 2004*, hg. von Thomas Franz Schneider und Claudia Jeker Froidevaux, Solothurn: [s.n.], 2004, 407 p., ill. (Veröffentlichungen der Zentralbibliothek Solothurn, 27).

- Rotili, Valeria: Quattro funerali protestanti nella Roma di fine Settecento e qualche notizia su Alexander Trippel e Vincenzo Pacetti. Dans: *Intellettuali ed eruditi tra Roma e Firenze alla fine del Settecento*, Roma: Carocci, 2004 (Ricerche di storia dell'arte, 84), p. 41–50, ill.
- Scarpatteti, Beat von et al.: *Binningen – die Geschichte*, Liestal: Verlag des Kantons Basel-Landschaft, 2004, 452 p., ill. (Quellen und Forschungen zur Geschichte und Landeskunde des Kantons Basel-Landschaft, 85). [betrifft auch das 'Untertanendorf' im Ancien Régime].
- Schäufele, Wolf-Friedrich: Protestantisch-katholische Einheitsbestrebungen im Zeitalter der Aufklärung: der Piderit-Böhm-Plan (1776–1782) und die 'apostolische' Unionskirche des Johann Baptist von Salis-Soglio und des Gottfried Lebrecht Masius (1785/86). Dans: *Irenik und Antikonfessionalismus im 17. und 18. Jahrhundert*, hg. Harm Kluebing, Hildesheim: 2003, p. 223–258.
- Spiegelung des Sakralen im Profanen. Bürgerliches Wohnen vom 15. bis zum 19. Jahrhundert. Tagung des Schweizerischen Arbeitskreises für Stadtgeschichte in Zusammenarbeit mit dem Schweizerischen Landesmuseum, 27. und 28. November 2003. Dans: *Zeitschrift für Archäologie und Kunstgeschichte* 61: 2004, 4, p. 187–272, ill. [à relever, p. 227–236: Bettina Köhler: Die Erfindung des Boudoirs im 18. Jahrhundert: Ein neuer Ort für anbetungswürdige Geschöpfe?; p. 257–272: Christine Christ-von Wedel: Der Tempel im Haus. Zur Bedeutung der geistlichen Hausmusik zwischen Reformation und Idealismus].
- Staremborg Goy, Nicole: 'Absolument contraire aux égards d'heus au sexe féminin'? Maltraitance conjugale et pratique consistoriale lausannoise à l'époque des Lumières [1754–1791]. Dans: *Traverse*, 12: 2005, 2, p. 45–63.
- Tröhler, Daniel: Switzerland and the Netherlands in the 18th century, the Republican Discourse of Public Virtues, *De Achttiende Eeuw. Documentatieblad Werkgroep Achttiende Eeuw*, 37/1 (2005), p. 90–104.
- Wyder, Samuel: Korn- und Weinpreise 1700–1825. Dans: Surbeck, Peter. *Die Inschriften an Bauernhäusern im Zürcher Oberland: Abschlussband: angrenzende Gebiete*, Uster: Uster-Info, 2004, p. 205–216.

Editionen / Editions

- Bonstettiana. Briefkorrespondenzen Karl Viktor von Bonstettens und seines Kreises*. V. Bd. 1784–1787. Teilbd. V/1: 1784–1786. *Bonstettens Publizistik. Müllers 'Geschichten schweizerischer Eidgenossenschaft'*. Teilbd. V/2: 1786–1787. *Müllers Rückberufung*. Hg. und komm. von Heinz Graber in Zusammenarbeit mit Doris und Peter Walser-Wilhelm und Antje Kolde, Göttingen: Wallstein, 2005. XXXVI und 893 p., ill. (Bonstettiana. Historisch-kritische Ausgabe der Briefkorrespondenzen Karl Viktor von Bonstettens und seines Kreises 1753–1832. Erste Zeitspanne 1753–1787 – Studium Honorum).
- Charrière, Isabelle de, *Portrait de Zélide*, introduction et traduction Kees van Strien, Leiden: Kopwit, 2005, 43 p., ill.
- Kettelhodt, Friedrich Wilhelm von (1766–1836): *Das Tagebuch einer Reise der Schwarzburg-Rudolstädtischen Prinzen Ludwig Friedrich und Karl Günther durch Deutschland, die Schweiz und Frankreich in den Jahren 1789 und 1790*, bearbeitet und kommentiert von Joachim Rees und Winfried Siebers, Weimar: Hain Verlag, 2004, 464 p., ill., portr., fac-sim., carte.
- Lardi, Massimo: Le lettere di Tommaso de Bassus a Carantonio Pilati [dal 1780 al 1794]. Testimonianza di un'affascinante avventura umana e culturale. Dans: *Archivio storico ticinese* 2005, 137, p. 99–146, ill. [à relever, p. 131–146: Lettere del barone de Bassus e della sua cerchia a Carantonio Pilati].
- Necker, Jacques: *Compte rendu au roy (1781)*, préface de Léonard Burnand, Genève: Slatkine Reprints, 2005, XXV–116 p., cartes, tabl.
- Rousseau, Jean: *Mémoire sur la nécessité et l'utilité des corps, maîtrises et jurandes*, Londres, 9 août 1776, préface de Jean-Luc Guichet, introduction de Rémy Hildebrand, Genève: Editions transversales, 2005, 32 p., ill., fac-sim.
- Sismondi: *Tableau de l'agriculture toscane (1801). De la culture des oliviers en Toscane*, extraits tirés de l'original par Monique Veillon, Basel: Edizioni del Traghetto, 2005, 59 p.

Wagnière, Jean-Louis: *Jean-Louis Wagnière ou les deux morts de Voltaire, correspondance inédite*, présentation et notes de Christophe Paillard, préface de Michel Delon, Saint-Malo, Cristel, 2005 (Collection 'Voltaïriana', dirigée par François Jacob, 1), 460 p., fac-sim.

Ausstellungskataloge / Catalogues d'expositions

ArchiSkulptur: Dialoge zwischen Architektur und Plastik vom 18. Jahrhundert bis heute. Ausstellung, Fondation Beyeler, [Riehen/Basel], 3. Oktober 2004 bis 30. Januar 2005, hg. von Markus Bröderlin. Mit Beitr. von Friedrich Teja Bach et al., Red.: Delia Ciuha, Renate Heidt Heller, Riehen/Basel: Fondation Beyeler, 2004, 224 p., ill.

I David: due pittori tra Sei e Settecento (Lugano, Milano, Venezia, Parma e Roma). A cura di Andrea Spiriti e Simona Capelli, Rancate: Pinacoteca Cantonale Züst; Ginevra-Milano: Skira, 2004, 212 p. [Catalogo della mostra presso la pinacoteca Züst di Rancate, 17 settembre – 28 novembre 2004].

Neue Mitglieder / Nouveaux Membres SGEAJ 2005

Lic. phil. Alain **Schorderet**
Mutschellenstr. 37
8002 Zürich
alscho@rom.unizh.ch
Forschungsinteressen: Littérature française

Valerie **Modoux**
av. Davel 21
1004 Lausanne
valerie.modoux@unil.ch
Forschungsinteressen: La charité au XVIIIe siècle

Vorstand / Comité

Präsident / Président: Dr. Fritz Nagel

Vizepräsident / Vice-président: Prof. Dr. André Bandelier

Quästorin / Trésorière: Dr. Barbara Braun-Bucher

Aktuarin / Secrétaire: Dr. Karin Althaus

Beisitz / Membres: Prof. Dr. Michael Böhler, Dr. Alain Cernuschi, Dr. Valérie Cossy, lic. phil. Marc-Henri Jordan, PD Dr. Alfred Messerli, Prof. Dr. Liliane Mottu-Weber, Dr. Gudrun Piller, Prof. Dr. François Rosset, Dr. Peter Schnyder, Dr. Benno Schubiger, Dr. René Sigrist, Prof. Dr. Maria Antonietta Terzoli, Prof. Dr. Danièle Tosato-Rigo, Dr. Daniel Tröhler, PD Dr. Simone Zurbuchen

Ausschuss / Bureau: Präsident / Président, Vizepräsident / Vice-président, Quästorin / Trésorière, Aktuarin / Secrétaire

Website der SGEAJ / Site Web de la SSEDS

Unsere Website hat eine neue Adresse: <http://pages.unibas.ch/sgeaj>

In den verschiedenen Rubriken finden sich Informationen über die Gesellschaft, ihre Ziele, ihre Organisation und ihre Aktivitäten. Es besteht die Möglichkeit, über die Website mit dem Vorstand direkt Kontakt aufzunehmen, Kritik und Anregungen weiterzuleiten oder sich als neues Mitglied bei der Gesellschaft anzumelden. Links verbinden die Website der SGEAJ mit den Websites anderer Institutionen, welche für unsere Mitglieder von Interesse sein könnten.

ISSN 1422-4690